

LE PAYS DE FRANCE



PHOT. ARGUS

Sonnino

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES D'ITALIE

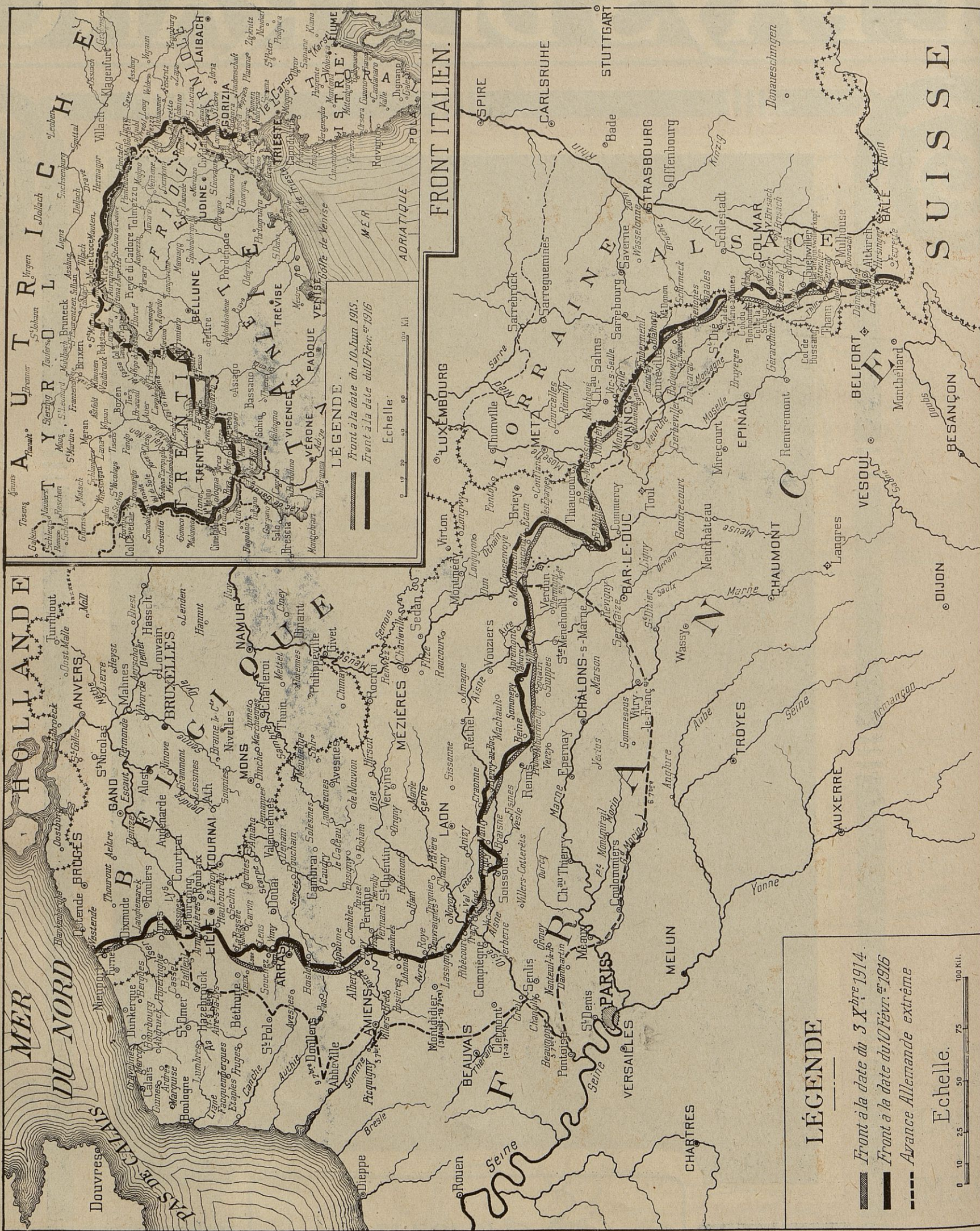
Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

Abonnement pour la France.... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger... 20

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 3 AU 10 FÉVRIER



ES actions engagées en Artois, dans la région de Neuville-Saint-Vaast, et en Picardie, entre Frise et Chaulnes, ont continué avec âpreté; les Allemands faisant sauter des mines et cherchant à profiter du bouleversement produit dans nos tranchées, nos soldats chassant progressivement l'ennemi des entonnoirs ainsi occupés; ce n'est pas encore la grande offensive que l'on nous annonce depuis quelque temps.

En Belgique, la lutte d'artillerie a été particulièrement active; sur presque tout le front, l'artillerie des alliés a exécuté des tirs de démolition sur les ouvrages ennemis; c'est ainsi que les tranchées allemandes en face de Boesinghe, les fortifications élevées près d'Hetsas, notamment le fortin Vauban, les tranchées en face de Steenstraete, ont eu beaucoup à souffrir de ces bombardements; à l'est de Boesinghe, le 6 février, deux batteries ennemies ont été réduites au silence par notre artillerie lourde.

Les Allemands ont répondu par le bombardement d'Ypres qui a duré la nuit du 5 au 6 et a continué pendant toute la journée. Vers le 8 février, on a constaté une recrudescence de l'artillerie, surtout dans la région entre Pervyse et Dixmude où de nombreux travailleurs ennemis ont été dispersés; le 10, il s'est produit un combat à coups de bombes entre l'armée belge et l'ennemi vers Steenstraete, sur le canal de l'Yser.

Sur le front que l'armée britannique occupe en Flandre française et en Artois, l'artillerie ennemie a été particulièrement active le 5 février au nord et au sud de la Bassée. Le lendemain, de bonne heure, les Allemands ont fait éclater une mine au nord de Loos, mais sans pertes pour nos alliés qui ont aussitôt occupé un côté de l'entonnoir. Dans la nuit du 8 au 9, les Anglais faisaient, à leur tour, sauter une mine au sud de la fosse numéro 8, et, après un combat à la grenade, ils parvenaient à occuper l'entonnoir. Le lendemain, encore une mine que les Allemands font éclater près de Givenchy-lez-la-Bassée; nos alliés sont assez heureux pour n'en subir aucun dommage.

Les attaques à découvert ayant abouti, la semaine précédente, à de sanglants échecs, le prince Ruprecht de Bavière, qui commande devant notre front d'Artois, a essayé, cette semaine, de la guerre de mines. Ses pionniers avaient travaillé depuis longtemps à creuser de longues et profondes sapes; car en quelques jours, quatre mines fortement chargées ont éclaté dans nos lignes; on estime à huit ou neuf tonnes d'explosifs le chargement de chacune de ces mines; aussi les entonnoirs qu'elles ont produits ont-ils été de grand envergure.

C'est ainsi que, le 8 février, deux mines allemandes éclataient à l'ouest de la Folie, entre la côte 140, qui est à mi-chemin et à l'est de la route de Neuville à Givenchy-en-Gohelle, et la route de Neuville à la Folie qui passe à proximité de la côte 119. Profitant de la désorganisation produite dans nos tranchées de tir par la formidable explosion, les Allemands pénétrèrent dans quelques éléments de ces tranchées ainsi que sur certains points de notre tranchée de doublement; mais au cours de la nuit, par une attaque à la grenade vigoureusement menée, nous les rejetons hors de ces positions.

Le lendemain, la journée débute par un duel d'artillerie assez intense entre la côte 119 et le chemin de Neuville à Thélus. Puis l'ennemi fait sauter une mine en avant de notre tranchée, au sud-ouest de la côte 140 et dirige aussitôt contre nos positions une attaque d'infanterie que nous repoussons.

Le 9, après un nouveau duel d'artillerie, nous chassons à coups de grenades l'ennemi de plusieurs boyaux qu'il occupait à l'ouest de la Folie. À la tombée de la nuit, les Bavares dirigent une forte attaque contre nos positions de Neuville à la Folie; ils sont repoussés avec de grosses pertes; ils ont seulement pris pied dans un des entonnoirs que nous leur avions enlevé précédemment. Au cours de la journée du 10, nous continuons à progresser à coups de grenades dans les boyaux à l'ouest de la Folie. Deux attaques allemandes contre nos positions à la côte 140 sont repoussées; le soir, l'ennemi croit être plus heureux; il fait sauter une mine, mais c'est nous qui nous emparons de l'entonnoir produit.

Ces actions sont toutes locales; l'ennemi cherche à rectifier ses positions en reprenant le terrain qu'il a perdu lors de notre offensive de septembre; mais ses efforts sont vains; merveilleusement nos soldats résistent à ces attaques répétées.

En Picardie, l'offensive allemande qui paraissait devoir prendre une assez grande envergure ne s'est pas renouvelée. Il y a eu des canonnades violentes au cours desquelles nous avons détruit des ouvrages ennemis, pris sous notre feu des convois qui entraient dans Roye. Il s'est produit quelques actions de détail les 9 et 10 février; nous avons pénétré dans les tranchées ennemies situées au nord de Becquincourt, au sud de Frise et à l'ouest de Péronne, où nous avons enlevé une cinquantaine de prisonniers, deux mitrailleuses et un canon-revolver. Les Allemands ont tenté une contre-attaque; mais nos tirs de barrage les ont rejetés dans leurs tranchées.

Dans la région de Beuvraignes, notre artillerie a détruit un blockhaus et bombardé les cantonnements de l'ennemi.

Au nord de l'Aisne, lutte d'artillerie; les tirs effectués par nos batteries ont été efficaces au nord de Troyon et sur le plateau de Vaucelerc. Entre Soissons et Reims, au sud de la Ville-aux-Bois, nous avons attaqué, le 9 février, à coups de grenades, un petit poste que l'ennemi a dû évacuer.

En Champagne, dans la région où eut lieu notre magnifique offensive

de septembre, on n'a signalé que des tirs d'artillerie, mais l'un d'eux est particulièrement intéressant: le 7 février, un bombardement de notre artillerie lourde sur des établissements ennemis, près de Challerange, provoquait un grand incendie. Nous tenons donc sous notre feu l'importante gare de Challerange qui ravitaille les troupes allemandes de l'Argonne et de la vallée de la Dormoise. C'est là une action qui aura d'heureuses conséquences. D'autre part, nous avons bombardé, le 5 février, les organisations ennemies du plateau de Navarin; les tranchées ont été profondément bouleversées; plusieurs dépôts de munitions ont sauté, et nos projectiles ayant démoli des réservoirs à gaz suffoquants, des traînées gazeuses se sont répandues que le vent a rejetées sur les lignes ennemies.

En Argonne, toujours la lutte de mines qui, le plus souvent, a tourné à notre avantage. A la Haute-Chevauchée, le 5, nous occupons les bords d'un entonnoir provoqué par une mine allemande;

le 7, nous faisons sauter trois mines à Vauquois et un camouflet à Saint-Hubert; aux Courtes-Chausses, le 8, nous avons donné trois camouflets qui ont bouleversé les travaux de l'adversaire et nous avons fait sauter une mine à la Fille-Morte. On voit que les pionniers du kronprinz ont trouvé à qui parler.

En Alsace, canonnades au Braunkopf, vallée de la Fecht, et à l'Altmatt au nord-ouest de Metzeral; le 8, nous bombardons les cantonnements ennemis de Stosswihr, au nord-ouest de Munster, et de Hirtzbach, au sud d'Altkirch.

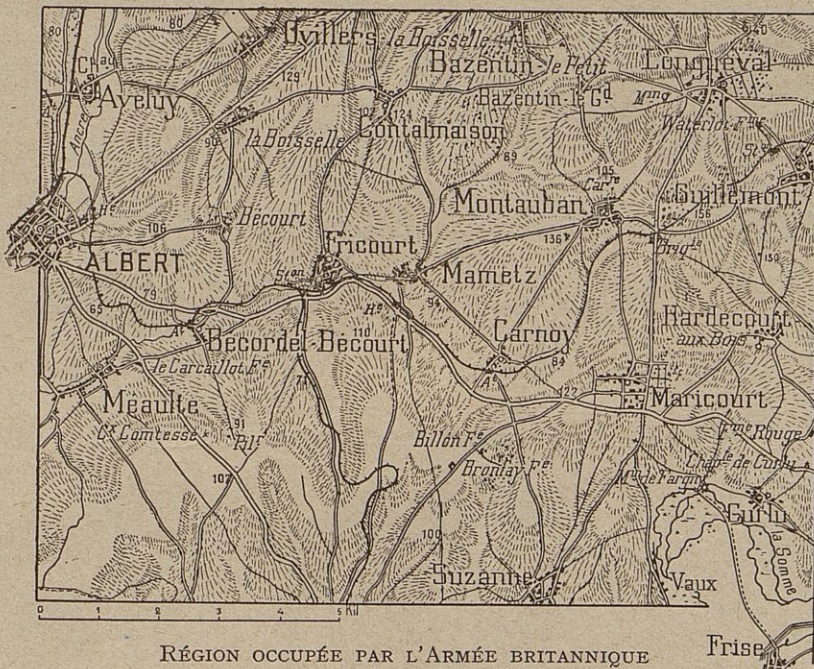
À trois reprises, le 8, le 9 et le 10 février, les Allemands ont lancé, au moyen d'une pièce à longue portée, des obus de gros calibre — douze en tout — sur Belfort et ses environs. Le 10, l'emplacement de la pièce était repéré et notre artillerie la prenait sous son feu. En même temps, nous ripostions en bombardant les établissements militaires ennemis de Dornach, au sud-ouest de Mulhouse.

Les communiqués ont été sobres de détails sur les exploits de nos aviateurs; ils ont signalé, le 5 février, la destruction au sud de Péronne par un de nos avions-canoniers d'un « drachen » allemand, le ballon captif que nos soldats nomment la « saucisse ».

Le même jour, vingt-huit combats d'avions avaient lieu sur le front britannique: cinq appareils allemands ont été obligés d'atterrir dans leurs lignes. Le 9 février, dix-huit avions anglais allaient bombarder les baraquements ennemis à Dorhand. Tous les appareils de nos alliés revinrent indemnes.

Le zeppelin L.-19, au retour de son raid sur l'Angleterre, a essuyé le feu des soldats hollandais; il s'est perdu en mer avec son équipage.

Des avions allemands ont survolé la côte anglaise, jetant des bombes qui n'ont pas causé de grands dégâts.



RÉGION OCCUPÉE PAR L'ARMÉE BRITANNIQUE

NOS TROUPES EN ORIENT



Le débarquement du matériel destiné à notre corps expéditionnaire d'Orient n'a pas toujours été facile, surtout dans les bases navales qui n'avaient pas de ports accessibles aux grands navires. On voit ici comment des caisses contenant des avions furent débarquées du transport et amenées à terre



Les caisses contenant les grands oiseaux de guerre ont été débarquées en même temps que les provisions d'essence sur une espèce de ponton qu'avait pu accoster le transport ; de là, on les tira à terre avec l'aide des indigènes heureux de donner un coup de main à nos soldats. L'attelage pittoresque que l'on voit emmenait le tout jusqu'au camp d'aviation.

LES AUSTRALIENS ET LA GUERRE



Par leur bravoure et leur mépris de la mort, les Australiens ont écrit une page immortelle de gloire pendant l'expédition des Dardanelles. Voici, dans les rues de Melbourne, des troupes précédées du drapeau qui fut planté sur la presqu'île de Gallipoli ; c'est le douzième renfort que l'Australie envoie au 9^e bataillon. Dans les médaillons : à gauche, un camion automobile transporte des grenadiers ; à droite, une batterie d'artillerie.

Dans la tourmente

CARNET DE ROUTE D'UN DOCTEUR FRANÇAIS A TRAVERS
LA SERBIE, L'ALBANIE ET LE MONTÉNÉGR

(Suite)

Prépolatz, 13 novembre.

Au fur et à mesure que nous avançons, l'encombrement devient plus grand et nous éprouvons une peine plus grande à nous frayer un chemin... Ce ne sont, au milieu du brouhaha de cette armée en marche, que de sonores *Komorra desno* ! (à gauche, la voiture) ou encore *Lévo komorra* ! (à droite, la voiture).



Ces malheureux peinent si durement...

Et au risque de rouler dans le précipice qui borde la route, on se range pour laisser la place à l'attelage qui gravit en haletant la pente de boue glacée : la plupart du temps, un groupe de soldats plus valides, cramponnés aux roues, poussent, en s'aidant de la voix, la pièce d'artillerie que leur acharnement a arrachée à l'ennemi et qu'ils

s'entêtent à vouloir emmener avec eux, à travers ces chemins impraticables, au risque d'y laisser leur peau !

Leurs canons !... Quelle douleur ça a été pour les soldats de les abandonner pour la plupart, et combien d'entre eux ont payé de leur vie la résolution prise de les garder quand même, malgré les instructions de l'état-major. Combien gisent au fond des ravins, cramponnés à leur pièce qu'ils ont ainsi accompagnées jusque dans le trépas !...

— Prépolatz ?... interrogent mes blessés à tous moments, Prépolatz ?...

Je consulte ma carte et les renseigne : encore cinq kilomètres... encore trois... encore deux...

C'est à Prépolatz que l'on doit faire halte, et depuis que l'on a quitté Bagna, ces malheureux peinent si durement que les seize kilomètres à faire paraissent ne devoir jamais être couverts...

Que sera-ce, lorsque, après un repos d'une couple d'heures, il faudra repartir, d'une seule traite, cette fois, jusqu'à Prichtina ?...

Je n'ose penser au nombre d'entre eux que je laisserai en arrière !... Et cette interminable côte qui escalade le flanc de la montagne, sans qu'il soit possible d'en apercevoir le sommet !...

Et les infortunés qui commencent à jalonner la route : tombés, épuisés de fatigue, terrassés par la faim, ils tendent les mains, implorant un peu d'aide... un croûton de pain !...

Emus de pitié, nous nous arrêtons, tentant de les exhorter à se remettre en chemin, après avoir voracement mangé la bouchée de pain, le morceau de kaimak que notre prévoyance nous a fait emporter de Bagna... Puis, nous poursuivons, le cœur serré d'être contraints de les abandonner...

Mais si nous nous laissons distancer par la colonne, nous sommes perdus irrémédiablement...

Je m'inquiète de ma fille : comment supporte-t-elle cette dure étape, la première — et qu'il nous faut malheureusement considérer comme n'étant pas la dernière — qu'il lui faille faire à pied...

Elle chemine vaillamment, s'employant à panser sommairement ceux auxquels quelques soins paraissent indispensables et réconfortant les autres par un geste vaillant, par une bonne parole...

Enfin, Prépolatz est signalé !... encore un effort et l'on atteint le bord du plateau immense où se déroule la plaine de Kossovo.

Kossovo ! dont le nom est à jamais gravé dans le cœur des Serbes et qui étend jusqu'à Prichtina son gras tapis de terres noires et lourdes... C'est l'ancienne frontière turque ; pour toute habitation : deux bâtisses seulement, dont

l'ancienne douane turque, transformée en magasins militaires où, de Prichtina, viennent s'approvisionner des camions automobiles...

Quand nous arrivons, des soldats démolissent avec entrain un café turc dont les débris servent à alimenter les feux que l'on a dû allumer pour permettre à tous ces malheureux, transis de froid, de se réchauffer un peu...

Il y a là, une grande accumulation de soldats et de matériel militaire, ainsi qu'une force relativement respectable de canons...

Pourquoi tout cela stationne-t-il là, au lieu de poursuivre sa route vers le Sud ?...

Non loin, autour d'un feu, des officiers sont groupés, causant d'un air sinistre : ils paraissent accablés par la fatigue et cependant leurs traits reflètent une énergie indomptable...

Je suis assez désorienté, manquant de tout, pour faire camper mon monde ; les officiers auxquels je m'adresse ne paraissent pas très désireux de me donner un coup de main...

Et cependant il faut que je réchauffe mes malades, mes blessés, que je les alimente...

Un jeune sergent d'infanterie s'approche de moi et très obligeamment se met à ma disposition pour m'aider...

D'abord, il me conseille de ne pas partir à pied : des camions vont arriver pour chercher les officiers et ramener des marchandises à Prichtina : il faudra que nous profitons de cette occasion pour nous éviter les fatigues de la route...

Tout de suite, ma fille objecte notre groupe de malades, de blessés qu'elle ne veut pas abandonner...

Il lui représente que les fatigues qu'elle s'imposera ne soulageront en rien ces pauvres gens qu'elle aura le loisir de panser plus aisément si elle arrive avant eux à l'étape, ayant la possibilité de tout préparer pour les recevoir.

Tout en causant, il a réussi à improviser un bivouac où les blessés et les malades se réunissent autour d'un grand feu : nous faisons chauffer du café dans lequel ils trempent du pain ; et ce sera le seul repas de la journée...

Plus heureux encore que les misérables, semés en route, agonisant au milieu de la boue glacée...

Ce petit sous-officier si obligeant a été évacué de Belgrade : il est étudiant et a terminé ses études à Bruxelles : son nom est Mladénowitch.

Plein de feu, il me dit que l'on va sans doute organiser la résistance à Prépolatz, ce qui explique la présence de ces soldats, de ce parc d'artillerie.

La défense serait très facile, puisqu'il s'agirait d'arrêter l'ennemi, contraint de gravir, sous le feu des canons serbes, cette interminable pente embourbée et ravivée...

Tout au moins pourra-t-on retarder suffisamment son avance, pour permettre à la retraite de s'effectuer plus lentement et en meilleur ordre.

Prichtina, 13 novembre.

Il est neuf heures du soir quand nous atteignons les premières maisons, transis de froid, le corps brisé par ce trajet de plusieurs heures sur ce camion, pêle-mêle avec les caisses de dynamite et les barils d'approvisionnement...

Il fait nuit noire ; vainement cherchons-nous à nous faire donner l'hospitalité ; les portes demeurent impitoyablement closes...

De guerre lasse, nous nous rendons à l'hôtel de ville ; nous nous résignons à passer la nuit, étendus sur le plancher, dans le couloir, où déjà se trouvent nombre de soldats qui ont réussi à fuir la température glacée de la nuit...

Le lendemain, Mladénowitch, l'obligeant sergent serbe rencontré à Prépolatz, réussit à nous dénicher une chambre dans une famille turque qui fait son possible pour nous obliger...

Mais privée de tout elle-même, elle nous fait l'aumône de quelques choux crus et de poireaux ; nos hôtes mettent le comble à leur générosité en nous donnant une pleine assiette de gros piments...

Précieux cadeau, qui va nous aider à vivre pendant quelques jours et constituera toute notre alimentation avec un pain que je réussis à acheter dans la rue à un homme qui passe...

Il n'exige pas moins de six couronnes pour cette masse de pâte non cuite, faite de pommes de terre, de haricots, de maïs, qui forme, à plus proprement parler, une lourde galette qu'un véritable pain... Cuite sans levain, cette pâte est tellement indigeste que, si nous n'avions pas les piments pour la faire passer, nous préférierions jeûner, tellement elle est dure à avaler et mieux encore à digérer...

D'ailleurs, ces deux livres de galette nous suffiront pour trois jours à ma fille et à moi... et encore, en distribuerons-nous des bribes aux malheureux affamés qui errent lamentables par les rues...

Ma fille découvre dans un coin un marchand qui offre pour des prix invraisemblables de minuscules galettes de hachis de viande...

Quel hachis !... et quelle viande !...

Mieux vaut ne pas chercher à approfondir ; en de pareilles circonstances, on n'a pas le droit de se montrer difficile, et je suis ravi de voir ainsi se corser notre garde-manger. Il ne faut pas, en effet, ne s'occuper que du présent ; il faut surtout songer à demain...

De quoi demain sera-t-il fait ?... Où serons-nous demain ?... et avec quoi subsisterons-nous ?...

La plus élémentaire prudence nous fait une obligation de constituer un fond de vivres de réserve...

Combien de temps allons-nous demeurer à Prichtina ?...

Celui que nous fera attendre le chef duquel je dépends : tant qu'il ne m'aura pas signifié la rupture du contrat qui me lie au gouvernement et rendu ma liberté, je suis à ses ordres.

Prichtina, 15 novembre.

Voici déjà deux jours que nous sommes ici ! Si les heures passent avec une rapidité vertigineuse, c'est que nous n'avons pas le loisir de songer à l'ennui !

Dès le lendemain de notre arrivée, les prisonniers ont commencé à défiler : parmi eux, nous reconnaissons nombre de ceux qui se trouvaient à Kniajewatz.

Ces pauvres gens sont heureux de nous retrouver !...



Réconfortant les autres...

Dans quel état sont-ils, grand Dieu ! et comment feront-ils pour aller plus loin ?...

Nous nous installons au coin d'une rue, avec notre petite valise aux médicaments ; et là, en plein air, faisant asseoir le patient sur une borne qui se trouve à portée, nous pansons tant bien que mal ces infortunés qui, depuis des jours et des jours, cheminent dans la boue, sous la pluie, avec des plaies ouvertes, non pansées...

Celles que masque, par hasard, un pansement de fortune ne sont guère en meilleur état...

Des soldats, blessés, eux aussi, s'approchent, sollicitant mes soins et tandis que je joue du bistouri, arrachant de ces pauvres chairs saignantes des morceaux de projectiles qui y sont demeurés depuis le champ de bataille, ma fille lave, panse, console tous ces pauvres diables qui nous quittent en nous remerciant comme si nous étions de miraculeux sauveteurs...

Prichitina, 16 novembre.

Tandis que nous nous trouvons à notre ambulance de plein vent, occupés comme la veille à donner nos soins aux blessés dont quelques-uns cheminent depuis Bagna avec quarante degrés de fièvre, tout à coup, au lointain, retentissent les échos d'une musique militaire...

Et cela forme un si singulier effet, ces cuivres crevant le silence de cette ville à moitié morte déjà, qu'un frisson nous secoue...

Qu'est-ce que cela veut dire ?... en l'honneur de qui cette manifestation musicale ?...

Et, tout de suite, ma fille pense que ce doit être à l'occasion de l'arrivée du roi, annoncée pour la matinée...

Hélas ! le roi fugitif n'est pas accompagné de musique, et c'est pour ainsi dire incognito, en tous cas respectueusement ignoré, ainsi qu'il le veut, qu'il est arrivé à Prichitina...

Un officier blessé, tandis qu'il se fait panser, nous explique qu'il s'agit tout simplement de l'enterrement d'un colonel tué à l'ennemi avant-hier et dont on célèbre les obsèques au moyen d'une musique autrichienne capturée, il y a quelques mois, avec tout un état-major et un chef d'armée...

Pendant quelques instants, nous demeurons sous le charme de ces accents qui nous poignent jusqu'au plus profond de nous-mêmes : c'est, autant que j'en puis juger de loin, la marche funèbre de Chopin qu'exécutent les cuivres, et tous les deux, sans nous communiquer nos impressions, nous avons l'illusion de la patrie lointaine que nous mettons toute notre énergie à rallier et que peut-être ne reverrons-nous jamais...

Prichitina, 17 novembre.

Toujours pas de nouvelles de mon chef ; nous restons, quoique autour de nous tout le monde s'en aille. On continue cependant à espérer que les Français prendront Uskub... ; mais enfin, par prudence...

Les nouvelles les plus contradictoires circulent, les unes optimistes, les autres pessimistes...

Je m'inquiète à tout hasard des conditions dans lesquelles je pourrai prendre le train pour Salonique... Il me faudrait aller jusqu'à quinze kilomètres de Prichitina : c'est là que se trouve la gare, la corporation très puissante des cochers de fiacre — à ce qu'on me raconte — s'étant opposée, par crainte d'une concurrence redoutable, à ce que la gare fût construite en ville...

Mais ce n'est pas de cela qu'il est question, puisque je compte fermement que possibilité va m'être donnée d'ouvrir une ambulance et de continuer la mission que je suis venu remplir ici...

Prichitina, 18 novembre.

Ce matin, je trouve un ordre d'avoir à gagner Prizrend où j'aurai à prendre la direction d'une ambulance qui va s'y installer à poste fixe.

Ce nous est un indice certain de la bonne marche des affaires ; aurait-on semblable projet dans l'administration si l'on ne comptait sur l'avance prochaine et rapide des Français.

Nous nous réjouissons, ma fille et moi, et préparons tout pour le départ du lendemain ; les instructions sont données à Andréas pour qu'il se mette en route, à pointe d'aube, avec le chariot contenant nos bagages.

Nous, nous devons partir sur un camion automobile que le flair ingénieux de Mladénowitch a déniché et dont le conducteur, bien que sa voiture soit surchargée de toutes sortes d'approvisionnements, consent à nous prendre avec lui...

Prizrend, 19 novembre.

Sur la route, tout encombrée de prisonniers et de soldats, nous dépassons de nombreux membres des missions sanitaires française et anglaise : médecins, infirmières et infirmiers cheminant par petits groupes, avançant à grand-peine sur le sol gelé ; il fait un froid de loup et un verglas dangereux recouvre la terre...

Impossible de les prendre avec nous ; les roues de la voiture patinent et, d'ailleurs, il y a déjà une surcharge telle que le conducteur craint de rester en panne...

Pour la première fois, nous voyons sur les bas-côtés de la route des cadavres déjà raidis par le gel : ce sont des prisonniers, des soldats, que la faim, la fatigue ont terrassés.

Ils sont demeurés dans la posture où ils se sont écroulés et l'impression atroce que l'on ressent à cette vue est tout autre que celle que vous inspirent les malheureux succombant à la maladie, dans l'ambulance, ou ceux encore qui jonchent les champs de bataille...

Quand on pense que ceux-là, pour les conserver à la vie, il eût suffi peut-être d'un morceau de pain... et que ce morceau même, ils ne l'ont pas eu !...

Prizrend, 19 novembre.

Arrivés ce tantôt, vers quatre heures, après un voyage pénible, à cause du froid qui mord sérieusement et surtout en raison des scènes de misère auxquelles nous assistons presque à chaque pas...

Notre route est, pour ainsi dire, jalonnée de prisonniers qui se traînent lamentablement, épuisés, moins par la fatigue que par la faim ; la plupart n'ont plus la force de parler et tendent silencieusement la main...

Geste éloquent que soulignent davantage encore les larmes douloureuses qui sillonnent leur visage...

Le chemin que nous suivons ondule, comme le sol suivant des valonnements doux, à travers la plaine que hérissent de petits chênes nains ne mesurant assurément pas plus d'un mètre de hauteur, singulière végétation qui évoque en moi le souvenir de certains paysages japonais...

Enfin, ponctuant le seuil de cette interminable plaine de Kossovo à travers laquelle nous cheminons depuis le matin, nous apercevons Prizrend, la vieille ville turque, qui nous présente son amphithéâtre de constructions dorées à peine par les derniers feux du soleil qui se couche là-bas..., là-bas..., derrière les cimes des hautes montagnes couvertes de neige...

Nous franchissons sur un vieux pont la rivière très curieuse qui traverse la ville et nous allons coucher à la section où nous devons être hospitalisés jusqu'à ce que nous ayons reçu nos instructions... ce qui, nous est-il assuré, ne saurait tarder...

Le chef est dans la montagne, s'occupant de la route que le génie se hâte de faire aménager pour faciliter la marche vers Monastir, et à laquelle sont employés les prisonniers...

Force nous est d'attendre son retour pour être fixés...

Prizrend, 20 novembre.

Toujours pas de nouvelles... Je me décide à improviser une ambulance, autant pour occuper mon temps que pour soulager un peu la misère dont nous sommes entourés, car les malades abondent et les blessés continuent à arriver en nombre...

La ville est encombrée ; avant d'aller plus loin, chacun veut attendre les événements desquels dépendra le parti qu'il faudra prendre... Si les Français réussissent à refouler les Bulgares, on s'installe à Prizrend...

Si, au contraire — ce que pourtant personne ne pense à envisager — les Français ne peuvent venir à nous, alors, il faudra continuer à reculer.

A ce moment-là, la situation sera critique ; car il s'agira de décider quel itinéraire prendre, et de cette décision, sûrement, dépendra la vie ou la mort...

Mais, pour l'instant, on n'en est pas encore là, Dieu merci !... et les soucis présents suffisent à chasser de mon esprit ces papillons noirs... Après bien des recherches, je finis par découvrir une écurie que nous décidons, ma fille et moi, de transformer en ambulance...

Convenablement nettoyée par Andréas et Ivan, elle fait figure passable, et nous nous installons...

Ah ! la nouvelle n'est pas longue à s'en répandre par la ville, et le défilé des blessés com-

mence pour ne pas s'arrêter pendant des heures et des heures...

A la fatigue, à la faim une nouvelle misère vient s'ajouter, non moins redoutable : le froid...

Il neige depuis ce matin, et le piétinement ininterrompu de ces milliers de malheureux qui battent le sol sans interruption fait une sorte de boue liquide, glacée, dans laquelle les pieds s'enlissent et se gèlent...

Si nous n'étions pas préoccupés par cet accroissement de douleurs pour tous ces pauvres malheureux, nous admirerions sans restrictions le splendide paysage qui s'étale sous nos yeux...

Mais, décidément, on souffre trop autour de nous...

Et puis, nous commençons à être en proie à un énervement déprimant produit par les nouvelles contradictoires qui circulent en ville...

Uskub est-il pris ?... N'est-il pas pris ?...

Prizrend, 21 novembre.

Décidément, les nouvelles deviennent mauvaises : les Bulgares avancent et, fort probablement, il n'y a pas à compter sur les Français ; néanmoins, on reste et très peu nombreux sont ceux qui prennent peur et s'enfuient.

D'ailleurs, par où fuir ?...

Je n'ai de plus aucune nouvelle de mon chef, dont la femme, avec une cordialité dont je lui témoigne ma reconnaissance, accueille ma fille et l'autorise à venir se chauffer chez elle, car le froid est cruel et la section n'a pas de poêle, non plus que l'écurie qui nous sert d'ambulance...

La faim aussi commence à nous talonner ; tous les magasins où il aurait été possible de s'alimenter sont fermés.

Seul est demeuré ouvert une manière de restaurant tenu par un Grec ; avec un peu d'organisation, il aurait pu soulager notre misère.

Mais il a en partie perdu la tête et tous ses efforts ne réussissent qu'à servir, en l'espace d'une demi-heure, environ quatre cents portions de choux accom-

modés de quelques vestiges de viande grasseuse et osseuse...

On arrive vers neuf heures ; les premiers s'entassent dans l'étroit local, les retardataires stationnent dans la rue et, à midi seulement, la distribution commence...

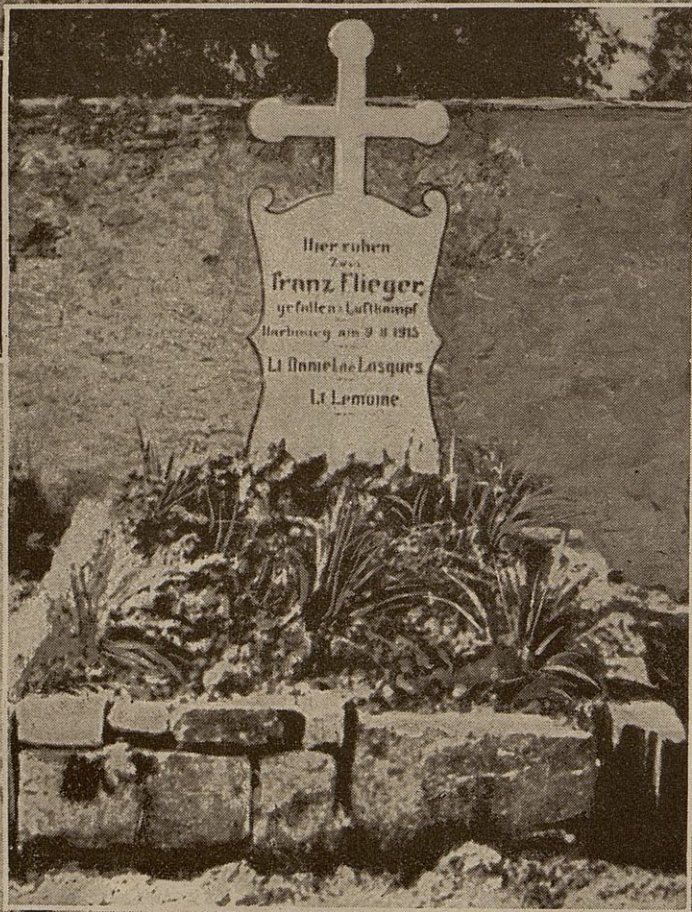
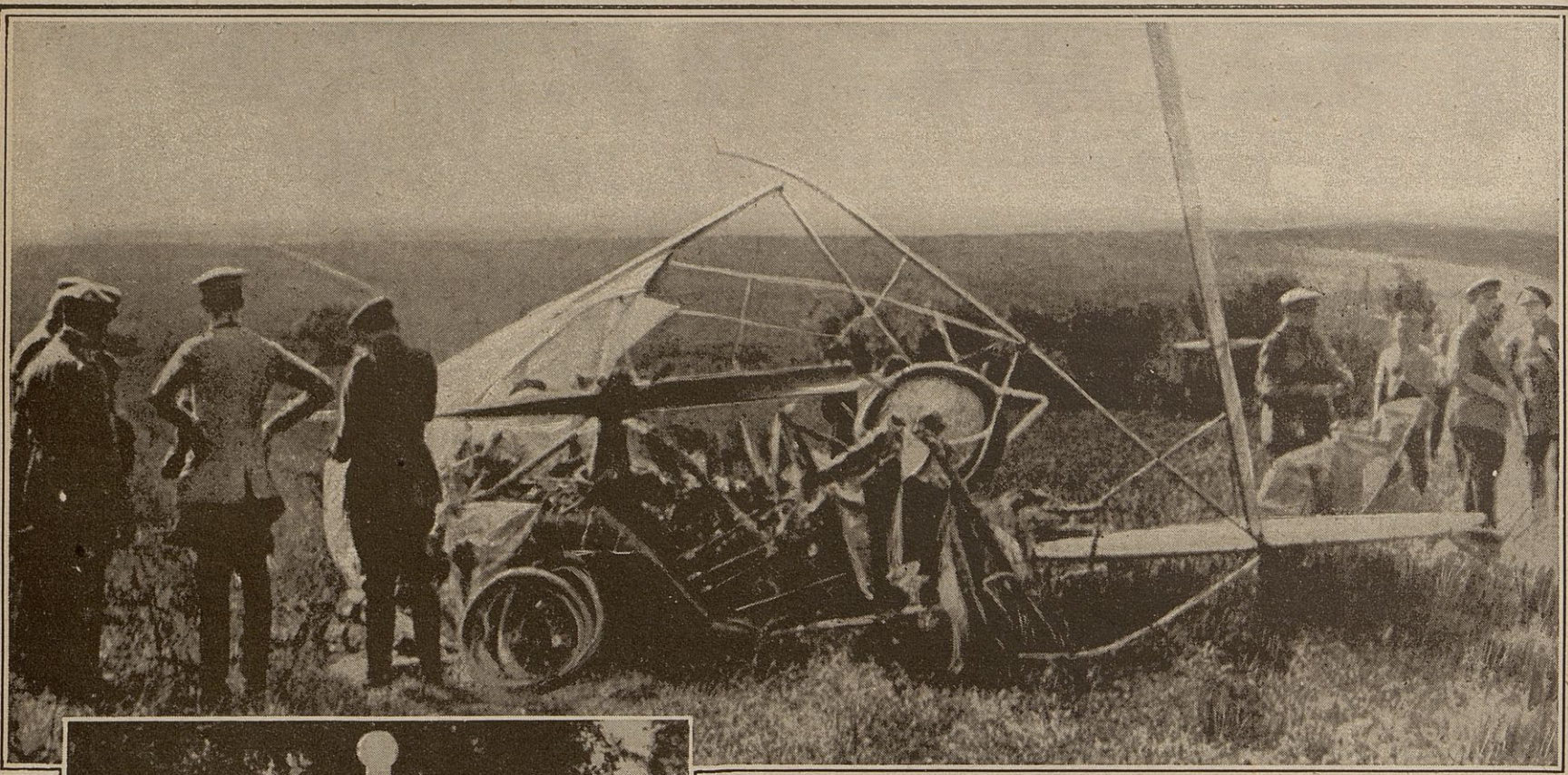
(A suivre.)

Reproduction, traduction et adaptation réservées pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège et le Danemark.
Copyright by Georges Faber 1916.

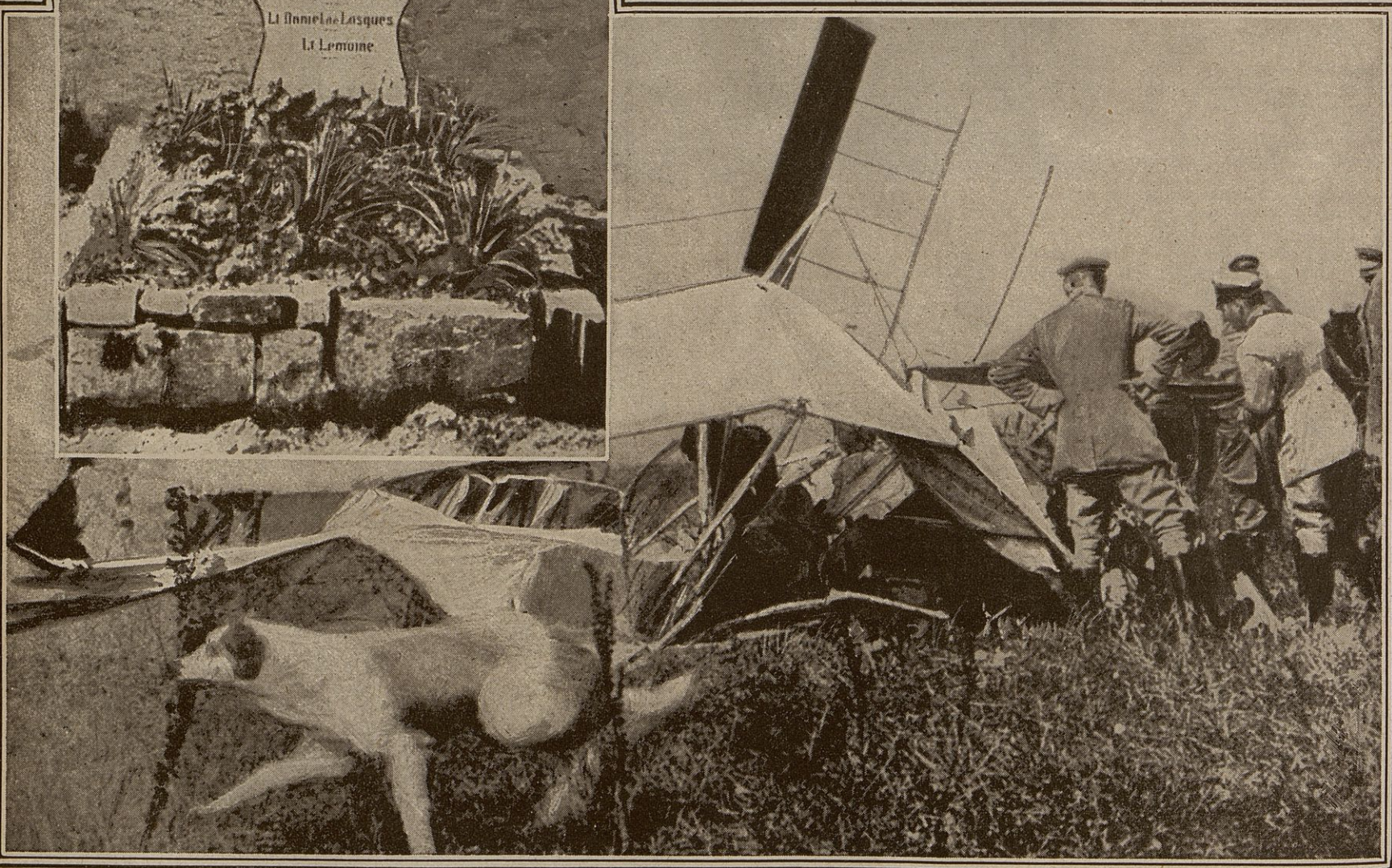


Sur la route tout encombrée de prisonniers et de soldats...

LA TOMBE DE L'AVIATEUR DE LOSQUES

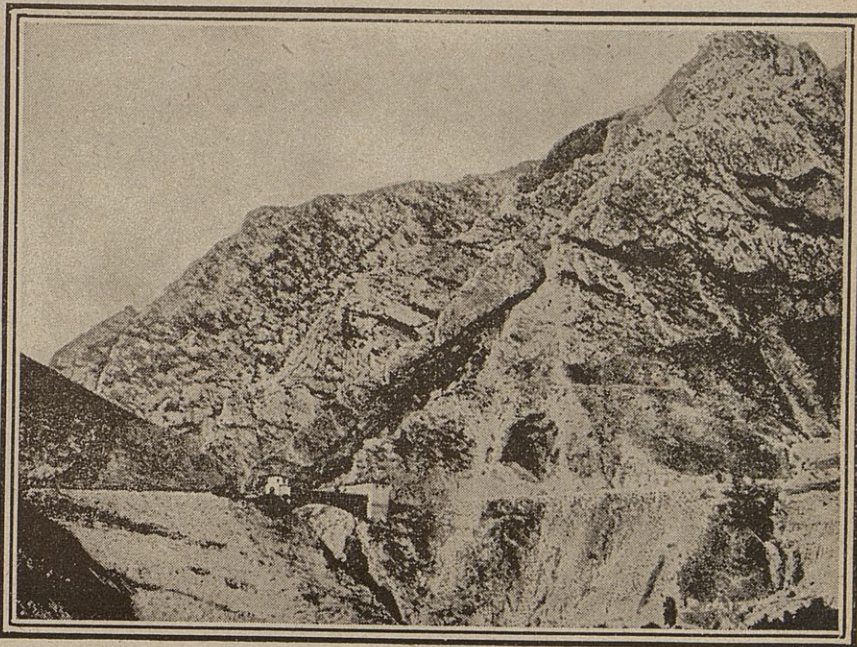
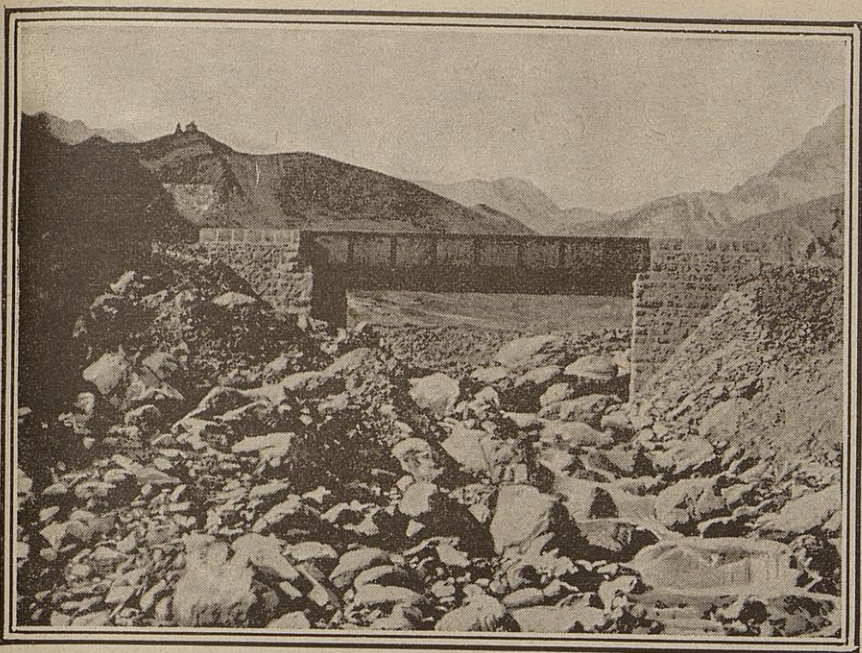


Le dessinateur Daniel de Losques, que ses croquis, amusants et sans méchanceté, des personnalités du monde des théâtres, avaient fait connaître, avait tenu à entrer dès le début de la guerre dans le corps de l'aviation ; il avait été cité à l'ordre de l'armée et avait reçu la croix de guerre. Mais, au mois d'août dernier, un avion allemand venait annoncer par une oriflamme lancée sur un de nos terrains d'atterrissage que de Losques et son pilote, le lieutenant Lemoine, avaient trouvé la mort dans un combat aérien et qu'ils avaient été enterrés à Harbouey, près de Blamont, en Meurthe-et-Moselle, territoire occupé par l'ennemi.



Ces photographies, d'origine allemande, montrent les débris de l'appareil à bord duquel Daniel de Losques était allé en reconnaissance au-dessus des lignes ennemies ; des officiers allemands sont accourus après la chute de l'avion. A côté, la tombe des deux aviateurs français que l'ennemi, respectueux de leur courage, a ornée de fleurs.

L'OFFENSIVE RUSSE VERS ERZEROUM



Le pont « Echxeri » sur la seule route militaire stratégique du Caucase. Au fond, on aperçoit le fameux mont Kazbek. A droite, un pont fortifié sur la même route ; en cas d'attaque le pont saute découvrant de chaque côté du ravin deux petits forts qui barrent complètement la route. Pour compléter ces défenses déjà redoutables une rivière court au bas des rochers.



Un cosaque traverse un cours d'eau dans la région d'Erzeroum.

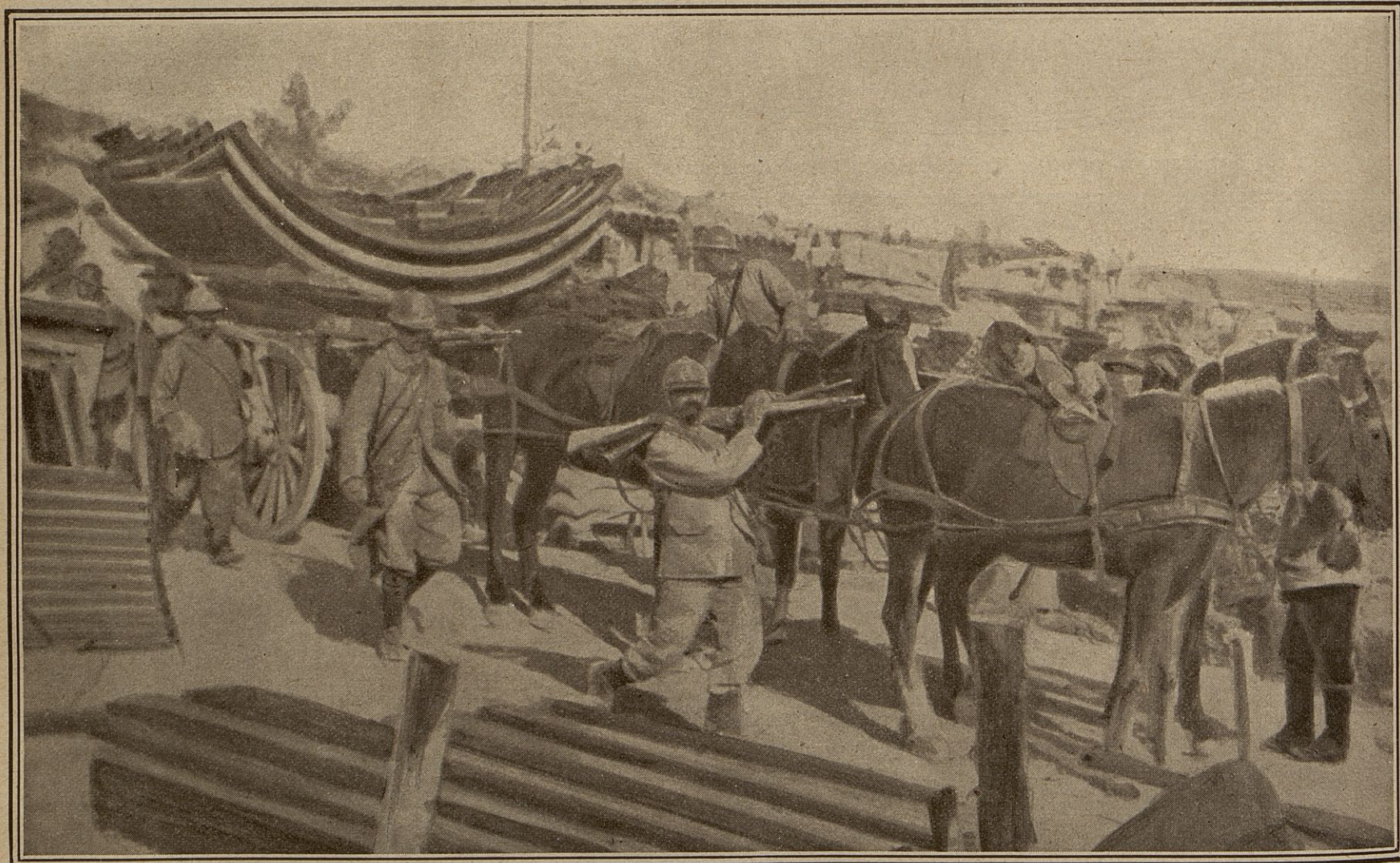


La région qui entoure Erzeroum est en ce moment au premier plan de l'actualité. La vigoureuse offensive des Russes contre les Turcs se poursuit à l'avantage de nos alliés. La route stratégique du Caucase suivie par les troupes du tsar contourne le mont Tchatchu que l'on voit ici à gauche, elle continue ensuite vers Constantinople accrochée aux flancs des montagnes.

CONSTRUCTION D'ABRIS EN CHAMPAGNE



Au moment où fut prise cette photographie, on n'avait pas eu le temps d'organiser le terrain pris à l'ennemi pour la campagne d'hiver ; il fallait cependant abriter nos soldats contre la pluie et contre le froid ; alors on improvisa ; au-dessus des tranchées, on tendit des toiles de tente, des bâches imperméables ; on creusa dans la craie de Champagne des chambres souterraines où l'on s'installa tant bien que mal, en attendant une organisation moins sommaire.



Dès que cela fut possible, les matériaux nécessaires pour la construction des abris souterrains furent apportés sur le terrain conquis en Champagne ; des tôles qu'amènèrent des chariots furent utilisées comme voûtes des chambres de repos ; des rondins, des sacs de terre placés au-dessus constitueront une protection efficace contre l'éclatement des obus ; on s'efforcera également d'assécher les boyaux de communication où les hommes pataugent dans la boue gluante.

EN HAUTE-ALSACE



Ce sentier, déjà détrempé par les pluies, était devenu un véritable cloaque par suite de l'incessant va-et-vient de nos poilus ; des rondins accolés en ont fait une piste praticable qui se prolonge sur plusieurs kilomètres ; sans crainte de s'enliser dans la boue, les soldats la parcourent allègrement, portant les matériaux nécessaires à la construction des abris.

L'Hiver dans les Tranchées

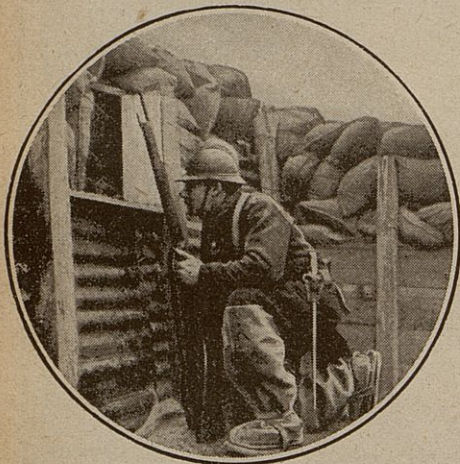
Bien que l'hiver soit relativement doux et que nos soldats n'aient point connu les froids terribles de la guerre de 1870, il a fallu cependant s'organiser pour résister efficacement contre les intempéries, pour lutter contre le froid, pour se préserver de la pluie, pour éviter, autant que possible, les inconvénients de la boue.

Nous allons passer une rapide revue des principaux procédés de protection mis en pratique depuis l'automne.

LES ABRIS

Tout d'abord, il convient de dire que les abris n'ont pas été créés dans le seul but de s'y réfugier pendant l'hiver ; ils sont, en toute saison, l'habitation de nos soldats en première ligne et même à l'arrière immédiat.

Ces refuges jouent un double rôle ; non seulement ils protègent contre les caprices du temps, mais aussi contre les projectiles de l'adversaire. C'est là que, dans la plupart des cas, nos combattants passent la majeure partie de leur vie depuis que le front s'est fixé sur la ligne qu'il occupe actuellement, c'est-à-dire depuis plus d'un an.



LES SOCQUES DE TRANCHÉES

Les types d'abris sont multiples et cette variété est due à de nombreuses raisons ; en voici quelques-unes : le but exact qu'on s'est proposé d'atteindre — protéger de l'infanterie ou de l'artillerie, installer une cuisine, une ambulance, un cantonnement de repos, etc. — la proximité ou l'éloignement relatif de l'ennemi, la nature du sol, les matériaux dont on dispose, l'ingéniosité des constructeurs, leur fantaisie, la tranquillité plus ou moins grande qu'accorde l'adversaire, et maintes autres causes de détail.

Si nous regardons d'abord à l'arrière, les troupes au repos ou bien les sections de C. O. A. ou de ravitaillement, nous les verrons installées dans des conditions relativement confortables. Du reste, pour la majorité des cas, ces unités ou formations n'ont pas à utiliser l'abri proprement dit, elles sont presque toujours placées dans des cantonnements, de la même façon que les troupes en manœuvre ou en marche à l'intérieur pendant le temps de paix, c'est-à-dire qu'on réunit les hommes par fractions aussi fortes que possible, dans des bâtiments tels que granges, bergeries, maisons d'école ou d'habitation où chacune de ces unités s'installe aussi commodément qu'elle le peut. Le point important est de se procurer de la paille qu'on étalera sur le sol pour s'en faire un lit.

Cependant, on n'a pas toujours rencontré des agglomérations situées dans les conditions nécessaires pour y mettre des troupes au repos ; on a, alors, construit des huttes, des cabanes avec les matériaux de fortune qu'on a trouvés dans le voisinage. Dans un certain secteur, il existe une section de ravitaillement dont les habitations constituent un groupe qui a tout à fait l'allure d'un village nègre ; les maisonnettes sont bâties en pisé et recouvertes sur toutes leurs faces de bottes de paille liées entre elles ; vues de loin, ces constructions participent de la hutte et de la meule.

En d'autres endroits, nos troupiers se sont construits de véritables baraquements en planches ou en rondins, et l'on est tout étonné de trouver, non loin du front, de fort jolis chalets suisses ; l'édification de certains de ces camps aurait, en temps de paix, coûté plusieurs centaines de mille francs, rien que pour les matériaux, mais grâce au sinistre bûcheron qu'est le canon on n'a eu qu'à utiliser des coupes toutes faites qui, sans cela, eussent été perdues pour tout le monde. Disons, à ce sujet, que cette guerre aura amené un vaste déboisement du nord et de l'est de la France.

Plus on approche de la ligne de feu, plus les abris s'enfoncent sous la terre. En deuxième ligne, quand on a la chance de trouver à contre-pente, par rapport à l'ennemi, un flanc de coteau on copie les habitations des troglodytes ; creusant le sol dans le sens horizontal on pratique des cavernes dans la butte et on en fait des chambres dont on étaye les parois, soit avec du bois, soit en constituant des murailles de pierres et l'on est chez soi ; il faut toutefois avoir soin de donner

à l'entrée un cadre solide, autant que possible en pierre, de façon à former un portail dont la robustesse mettra la demeure à l'abri des éboulements qui pourraient fermer inopinément la porte et emmurer les habitants.

Signalons aussi que dans les villages en ruine à proximité du front, les caves, surtout lorsqu'elles sont voûtées, offrent un abri tout établi, qu'il n'y a plus qu'à aménager, et les objets nécessaires à ce dernier travail ne manquent pas parmi les décombres.

Mais le véritable abri, qui n'est ni le cantonnement, ni le baraquement, ni le camp, qui est uniquement « l'abri », c'est l'abri de tranchée. Il est constitué, tout simplement, par un trou dans la terre et, dans ce trou, nos soldats passent de longues heures attendant l'approche de l'ennemi ou l'ordre d'attaque qui les en fera sortir pour la défensive ou l'offensive.

Ces excavations sont situées sous le parapet de la tranchée à une profondeur qui atteint parfois douze mètres et plus. Pour éviter les éboulements, les parois sont étayées par des cloisons de bois semblables à celles des galeries de mine. On y accède par une sorte d'entrée de terrier à laquelle fait suite un escalier rudimentaire. Plus on est près de l'ennemi, plus ces refuges sont exigus et inconfortables. Ceux des premières lignes sont en général faits pour recevoir une escouade au plus — soit quinze hommes — de cette façon, si un projectile ou une mine amène l'écroulement de l'abri le nombre des victimes est réduit au minimum. L'expérience nous a maintenant appris à doter ces terriers de deux entrées parallèles, placées à chaque extrémité. Il s'est, en effet, vu, au début de la guerre, que l'entrée d'un abri fut bouchée par l'éclatement d'un obus ou toute autre cause amenant un éboulement subit ; les hommes qu'il contenait se trouvaient alors emprisonnés sous terre, dans la terrible situation qu'on imagine, cela coûtait parfois des vies humaines et toujours du temps employé aux travaux de dégagement longs et délicats. En doublant le nombre des issues,

on a presque complètement fait disparaître ce danger, car il faut vraiment jouer de malheur pour que les deux orifices soient obstrués brusquement et d'une façon simultanée.

Ces trous d'accès sont, dans les tranchées les plus avancées, de dimensions excessivement réduites ; pour passer le seuil il faut se mettre à quatre pattes, mais comme l'escalier se présente ensuite, que sa voûte n'est pas plus haute que l'entrée qui le précède et, qu'en conséquence, il faut rester dans la même position pour descendre celui-là que pour franchir celle-ci, qu'en un mot, on ne peut pas dévaler le long des marches la tête la première, on franchit la porte en lui tournant le dos et en faisant passer les pieds d'abord. Mais dès que les circonstances le permettent, nos hommes améliorent leurs demeures et, lorsqu'elles ne sont pas trop proches de l'ennemi, les dotent d'entrées et d'escaliers spacieux et commodes.

Nos soldats ont imaginé un abri contre l'artillerie qui est présentement établi dans de nombreux secteurs et dont le dispositif est des plus ingénieux. Voici comment on s'y prend pour le construire : on creuse à ciel ouvert un vaste trou évasé vers le haut. Lorsqu'on a atteint la profondeur voulue, c'est-à-dire au moins huit mètres et la plupart du temps davantage, on place le long des parois un revêtement de bois toujours comme dans les galeries de mines, mais ce travail n'est fait que verticalement. En approchant de la partie supérieure, on laisse, parfois, un intervalle entre la boiserie et la paroi, cet intervalle est, dans la suite, garni de terre molle. A une certaine hauteur, on établit un premier plafond formé de rondins, puis, un peu plus haut encore, on place un second plafond, séparé du premier par un espace vide dont la hauteur varie suivant les cas. Ce second plafond est très épais, les couches de rondins superposés arrivent jusqu'à quelques centimètres du sol, et ces rondins sont, de plus, recouverts d'une épaisse couche de terre. Si une marmite de gros calibre se trouvait assez puissante pour traverser la couche de terre et défoncer le second plafond, elle viendrait perdre sa force et ses éclats dans l'espace libre ménagé entre les deux cloisons horizontales de rondins, lequel forme « chambre d'éclatement ».

Ainsi que nous le disons plus haut, ces divers abris existaient déjà avant la saison d'hiver, et la lutte contre le froid et la pluie se révèle plutôt dans les détails d'aménagement.

Après avoir multiplié les procédés d'assèchement on s'est calfeutré, puis on a cherché à se chauffer et, quand on l'a pu, on a établi des poêles, dont les



CONFECTION DE CHALITS EN TREILLAGE POUR LE COUCHAGE DANS LES ABRIS



DANS UN BOYAU D'ARTOIS



CANTONNEMENT CONSTRUIT EN TERRE ET REVÊTU DE GENÊTS

tuyaux jaillissent brusquement du sol. Ces appareils de chauffage ont souvent une allure originale et une forme inattendue : c'est qu'on n'en a pas toujours trouvé de tout faits et que, dans bien des cas, nos soldats ont dû, une fois de plus, montrer leur ingéniosité et leur habileté en utilisant des matériaux de

fortune, de la tôle, des briques, de la glaise, des pierres, bref ce qu'ils ont pu trouver.

La question du combustible est assez compliquée. Dans certains secteurs on ne touche que deux cents grammes de charbon par homme et par jour : ce serait évidemment fort peu s'il n'y avait pas quelques aubaines et si nos poilus n'étaient pas les « débrouillards » que l'on sait ; d'ailleurs dans d'autres parties du front on se chauffe — tout comme des ministres — au bois et l'on n'a qu'à se baisser pour en prendre. En fait le chauffage ne fait pas défaut lorsqu'on peut allumer du feu ; on ne le peut malheureusement pas toujours : quand on est trop près de l'ennemi il faut éviter de lui fournir des points de repère, la flamme et la fumée en seraient d'excellents. Pourtant dans des tranchées de première ligne, même hors des abris, des malins sont arrivés à avoir du feu, ils se sont procuré du charbon de bois qui ne fait pas de flamme et peu de fumée, ils ont évidé sur quelques centimètres de hauteur et de largeur le bas de la paroi de leur tranchée, ils ont placé dans ce trou deux pierres sur lesquelles ils ont mis leur charbon de bois tout allumé et, de cette façon, le voisin d'en face n'a rien pu voir : seulement, la chaleure dégagée par ce foyer est plutôt insuffisante ; tout de même l'on est bien content de s'y dégourdir les mains.

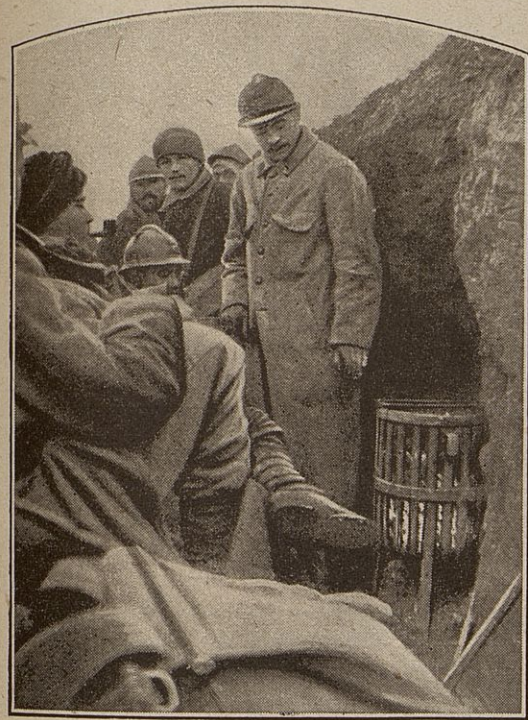
Les services de l'arrière ont contribué, dans la mesure du possible, à l'aménagement d'hiver des tranchées. C'est ainsi qu'ils font fabriquer des claies destinées à être placées sur le sol des tranchées, ce qui évite autant que faire se peut de piétiner dans la boue glaciale. Il y a un type de claies réglementaires, celles-ci se composent de rondins sur lesquels on cloue des planchettes en claire-voie ; depuis l'automne on a fabriqué un nombre considérable de kilomètres de ces claies qui sont très appréciées au front.

On construit également des châlits ou sommiers rudimentaires, grâce

auxquels nos soldats peuvent ne pas s'étendre directement sur le sol. Ces châlits sont constitués par un cadre de bois sur lequel on fixe un treillage de fil de fer. Arrivé au front on cloue un rondin à chaque coin du cadre et on a un lit. Les hommes placent leur couverture dessus et s'y couchent, ils s'y étalent même sans couverture, mais il y a aussi des sybarites qui, avec la toile de leur tente cousue en forme de sac, puis bourrée de paille ou de foin, se font un matelas qui leur paraît délicieux.

LES VÊTEMENTS

Ce sont les vêtements qui constituent la protection la plus efficace et la plus pratique contre le froid et l'humidité et, bien qu'on en ait dit, les hommes n'ont pas eu de plaintes à formuler à ce sujet, cette année. Il est évident qu'en cette matière, comme en toute autre, on a pu constater que la perfection n'est pas de ce monde et il se peut que dans certains



LES BRASEROS DANS LES TRANCHÉES

coins les vêtements chauds aient été distribués avec quelque retard, mais d'une façon générale et sauf exception, ils sont arrivés à temps et en quantité suffisante ; interrogez, à ce sujet, les permissionnaires, neuf sur dix vous diront qu'ils n'ont rien eu à réclamer.

Longtemps avant l'hiver, l'Intendance s'est préoccupée de faire établir les vêtements nécessaires. Ils ont été, bien entendu, commandés à l'industrie privée, puis centralisés dans les divers magasins des intendances et, enfin, affectés aux corps de troupe au fur et à mesure des besoins.

Le profane — c'est-à-dire le civil — s' imagine que depuis le commencement de cette guerre il n'y a plus de tenue réglementaire. Il y a, au contraire, plus que jamais, des prescriptions très précises en ce qui concerne les tenues ; les dessous, eux-mêmes, sont soigneusement réglementés ; quelle que soit l'arme à laquelle il appartienne, tout homme doit porter une ceinture de flanelle, un caleçon de toile, une chemise de flanelle de coton et — chose qui semblera merveilleuse aux anciens militaires qui sont empêchés par l'âge ou la maladie de prendre part à cette campagne — une paire de chaussettes. Jadis les chaussettes étaient inconnues du règlement ; les hommes qui voulaient en porter se les achetaient eux-mêmes, maintenant on en « touche ».

La tenue d'hiver pour la tranchée se compose — outre les effets de dessous dont nous venons de parler — du pantalon, de la tunique, de la capote qui sert de pardessus, d'une peau de mouton, d'un cache-nez et d'un passe-montagne. La coiffure est le casque, et au repos le béret ou le bonnet de police, qu'on appelle aussi « calot ». Les mains sont, la plupart du temps, protégées par des gants de laine, mais, en outre, chaque homme possède une paire de moufles fourrées sans doigts, le poil à l'intérieur, ces moufles sont suspendues au cou par un cordon qui forme sautoir, on peut donc s'en servir comme de poches mobiles.

La chaussure présente les types les plus variés. Chaque homme a, tout

d'abord, sa paire de brodequins de marche et ses souliers de repos — ces fameux souliers de repos qui ont détrôné le légendaire godillot — mais dans la tranchée on lui donne, en outre, des chaussures destinées à le protéger contre l'humidité et le froid, à le préserver de la terrible congélation des membres ; ce sont ces chaussures de protection qui varient à l'infini. Il y a le classique sabot de bois,

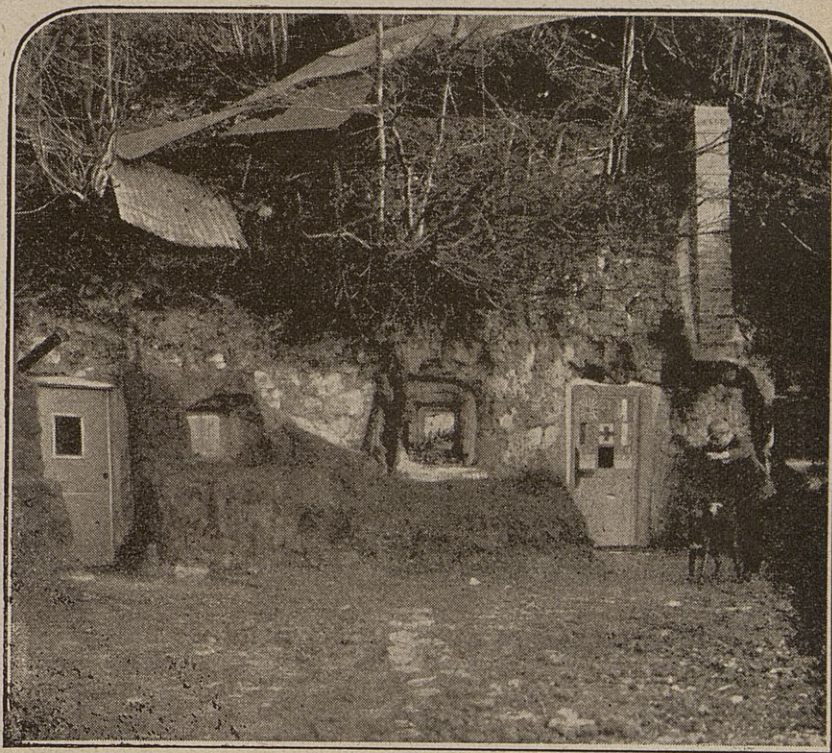
d'ailleurs plus usité à l'arrière que dans la tranchée, il y a les socques en bois semblables à ceux que portaient nos grand-mères de province les jours de pluie et que portent encore chaque jour les gracieuses *mousmés* japonaises. Le port de ces socques a pour résultat de surélever le pied et d'empêcher ainsi le contact direct de la chaussure avec la boue, et ceci est très important, car l'humidité occasionne parfois de plus grands maux que les plus basses températures ; la congélation des pieds est beaucoup plus souvent produite par un long séjour dans l'humidité froide que par un froid très vif, mais sec.

On porte aussi la botte d'égoutier tout en cuir, que les Parisiens connaissent bien ; il existe aussi une haute botte en caoutchouc semblable à celle des chasseurs de canards sauvages ou des pêcheurs de marais, ces bottes sont fréquemment garnies de feutre ou de fourrure. On a créé un type de chaussure qui a donné, l'an dernier, de bons résultats dans les Flandres et en Belgique ; il se compose d'une botte en caoutchouc qui monte jusqu'au haut du mollet, cette

botte est intérieurement garnie de feutre et cette garniture de feutre se prolonge jusqu'au haut des cuisses. Ce type a divers avantages que voici : il est suffisamment haut, car il est bien rare qu'on ait de l'eau ou de la boue au-dessus du mollet — sauf accident, bien entendu — comme le caoutchouc ne monte pas jusqu'au jarret il ne gêne pas le jeu de la jointure, alors que le feutre continue à tenir chaud jusqu'au-dessus du genou ; en même temps la circulation de l'air le long du membre se fait mieux qu'avec des bottes entièrement caoutchoutées. Cette chaussure jouissait d'ailleurs d'une grande faveur auprès de nos poilus du Nord et particulièrement des artilleurs.

Enfin il faut citer une chaussure tout à fait rustique qui est à la fois facilement réparable, peu coûteuse et n'exige pas le respect de la pointure ; cette botte de tranchée se compose d'une épaisse semelle en bois autour de laquelle on a fixé, à l'aide d'une lame de fer blanc clouée, une sorte de sac en toile huilée et par conséquent imperméable, ayant cinquante à soixante centimètres de hauteur ; après avoir glissé son pied dans cette botte, on la fixe autour de la cheville et du mollet avec des ficelles ou des lanières de cuir et l'on est paré contre la boue et contre l'eau ; ce n'est pas d'une élégance parfaite, mais, somme toute, c'est pratique. L'inconvénient est que la partie clouée de la toile s'use assez rapidement, mais la réparation est facile, peut être faite par n'importe qui et n'importe où ; d'ailleurs le prix de revient est si modique qu'on peut facilement remplacer celles qui sont détériorées.

En dehors des mesures dont nous venons de parler — multiplication et aménagement des abris, distributions de vêtements chauds — d'autres précautions ont été prises en ce qui concerne la nourriture et la boisson. Enfin le service



POSTE DE MÉDECIN EN CHEF DANS L'ARGONNE

a été approprié à la température ; les heures de veille ont été diminuées, le séjour en première ligne raccourci. Dans les cantonnements de repos on fait faire aux hommes des exercices, des sports qui les maintiennent en haleine et les préservent des nombreuses maladies qu'amène l'hiver, beaucoup plus dangereux — en dépit de l'opinion généralement reçue — que l'été pour les grandes agglomérations d'hommes.

S. DE GIVET.

LES BOYS-SCOUTS AU PANTHÉON

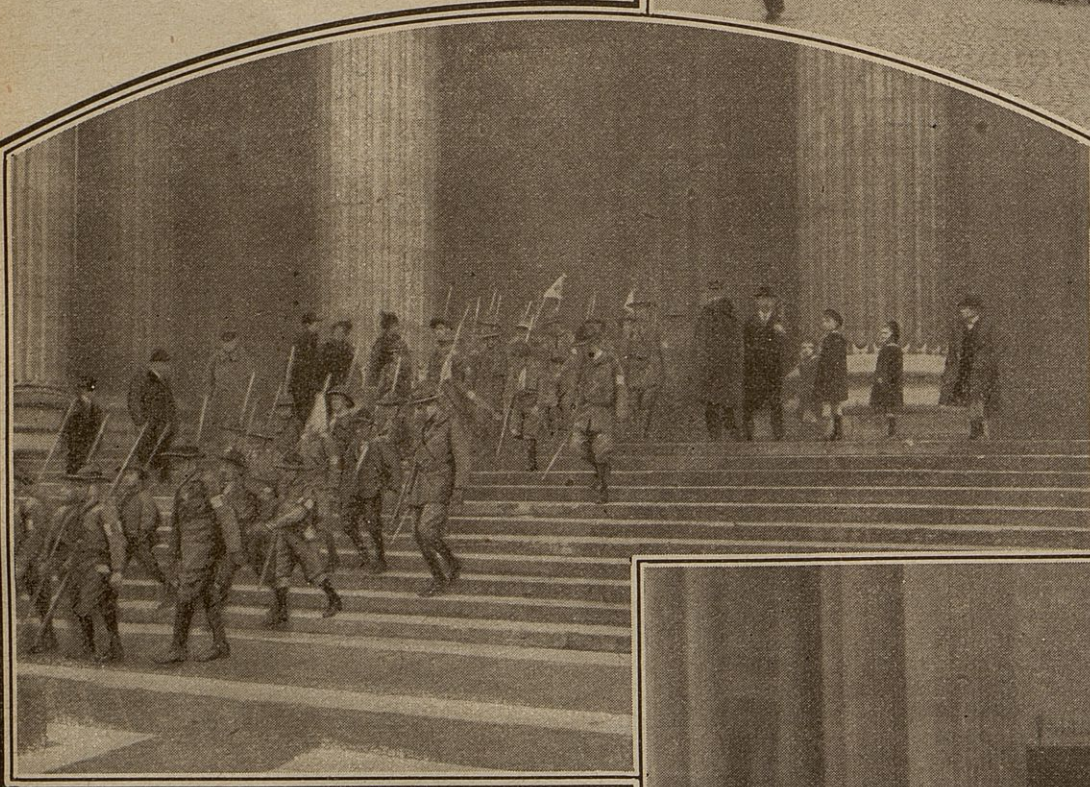


Les jeunes Eclaireurs de France, nos vaillants « boys-scouts », sont allés récemment déposer une palme au Panthéon à la mémoire de Viala, un des enfants héroïques de la Révolution. C'est précédés de leurs clairons et drapeau déployé qu'ils franchirent les marches du Temple de la Gloire, dont les portes, fermées depuis le commencement de la guerre, s'étaient ouvertes spécialement pour eux. Un peu émus dans la magnifique solitude des hautes voûtes du Panthéon, les jeunes Eclaireurs de France admirèrent les fresques où se déroule la grande épopée nationale.

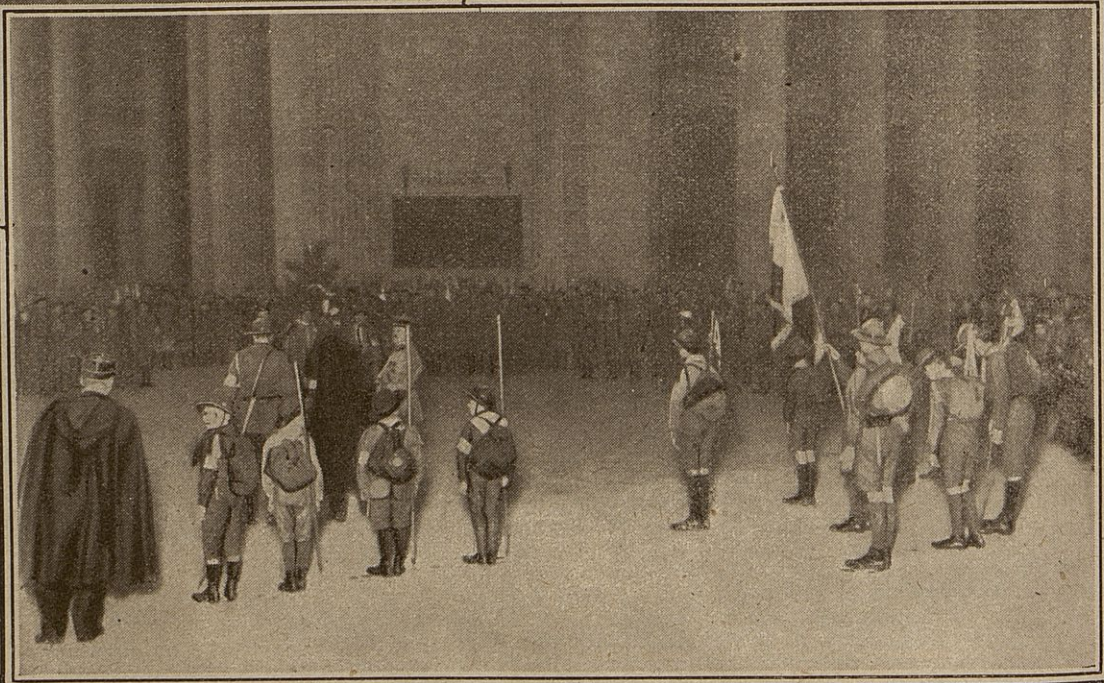
Les boys-scouts pénètrent dans l'enceinte du Panthéon. Ils vont commémorer le sacrifice que fit de sa vie un enfant de treize ans pour sauver sa patrie menacée.



Les boys-scouts défilent dans la rue Soufflot dans un ordre parfait et avec cette allure décidée qui les a rendus si populaires à Paris. Les heures terribles que traverse la France leur ont donné une gravité au-dessus de leur âge ; car ils savent qu'ils se préparent à être plus tard dignes de leurs aînés.



Rangés dans la vaste nef, sac au dos, les Eclaireurs écoutèrent attentivement les paroles du commandant Girod, député du Doubs, qui retraça la vie des enfants héroïques de la Révolution, le tambour Bara et le jeune Viala, qui se fit tuer sur les bords de la Durand en 1793. Il rappela que la Convention avait décidé que l'urne contenant les restes du glorieux petit Français serait portée au Panthéon et que l'Assemblée entière assisterait à cette cérémonie. Les boys-scouts furent très impressionnés par l'histoire de cet enfant et jurèrent de vivre et de mourir eux aussi pour la liberté. A l'issue de cette cérémonie, ils défilèrent devant le Panthéon sous les yeux du général Bosc et du commandant Girod qui les félicitèrent vivement de leur belle tenue.



L'HEURE SACRÉE

PAR
ELY-MONTCLERC

CHAPITRE DEUXIÈME

LE SAUVETAGE

— C'est un copain qui a fait des bêtises. Ce matin après la relève, le lieutenant Lapogne lui a donné un ordre qu'il refusa d'exécuter. Conséquence : huit jours de prison, ces huit jours vont s'enfler tout naturellement et le pauvre diable passera au Conseil de Guerre, si tu ne réussis pas à obtenir du lieutenant Lapogne qu'il se dispense de porter le motif de punition.

Le commandant du Cayla fronça le sourcil en écoutant cet exposé.

— Comme tu y vas, dit-il avec une moue de mauvais augure. Sais-tu que c'est très grave ?

— Hé ! oui, mon oncle, je ne le sais que trop ! Voilà pourquoi je te prie, je te supplie. Le lieutenant ne peut pas te refuser ça ! C'est un bon chef, très juste, très aimé de ses hommes. Je suis certain qu'il déplore d'être obligé de sévir aussi durement... Rends-toi compte... on était tous recrues de fatigue, on n'en pouvait plus... on ne pensait qu'à une chose : s'étendre n'importe où, dormir... dormir... Et voilà qu'on commande une corvée à Barquigny ! La tête lui tournait ; sait-il seulement ce qu'il a répondu ? Tu vas arranger ça, n'est-ce pas, comme don de joyeux avènement ?

L'oncle de Jean échangea un regard perplexe avec ses collègues. Il répéta en hochant la tête :

— C'est grave, mon petit, c'est très grave. D'autre part, un malheureux tellement frappé pour une faute qui n'est, à proprement parler, qu'une peccadille... Mais nous sommes en campagne, et la discipline doit être de fer.

— Oh ! mon oncle, il y a parfois des pailles dans le fer et... il casse. Songe donc que Barquigny a femme, enfants, il est au front depuis le début des hostilités et il se bat comme un lion. Tous ceux de la compagnie seront unanimes à l'affirmer.

— Vous sympathisez beaucoup, à ce que je vois ? Jean partit d'un bel éclat de rire.

— Bien au contraire, mon oncle, j'ai Barquigny « dans le nez » et pas qu'un peu, car il ne cesse de m'asticoter, de se payer ma cafetière, comme il dit.

— D'où vient alors l'intérêt subit que tu lui portes ? — C'est mon frère d'armes et il souffre, répliqua simplement le jeune homme.

Il se fit un silence ; le commandant réfléchissait, et Jean qui augurait bien de ces réflexions n'eût garde de les troubler.

— Qu'en dites-vous, messieurs ? interrogea soudain l'officier.

D'une même voix, ils approuvèrent l'intervention généreuse du petit soldat.

Si Barquigny adressait des excuses à son lieutenant, celui-ci s'en contenterait très certainement. Il ne pourrait pas ne pas céder à la prière de son chef.

— Eh bien ! on va voir ça, mon garçon, conclut l'oncle de Jean. Il ne sera pas dit que j'aurai repoussé ta prière. Et puis, c'est si ennuyeux d'envoyer un homme à Biribi ! J'en garderais longtemps le remords.

Se dérobant aux remerciements émus de son neveu, le commandant expédia un homme à la recherche du lieutenant Lapogne.

Comme le service réclamait les autres officiers, ceux-ci partirent non sans avoir serré affectueusement la main du petit soldat.

— Moi aussi, il faut que je parte, mon oncle, dit Jean. On se reverra ce soir si tu veux.

— Bien sûr, petit, mais attends, reste encore jusqu'à ce que j'aie parlé au lieutenant. Je désire qu'il te voie et sache que ta prière seule m'a décidé à intervenir en faveur de... Comment appelles-tu l'homme puni ?

— Barquigny, 5^{me} Compagnie, 3^{me} Section, 1^{re} Escouade.

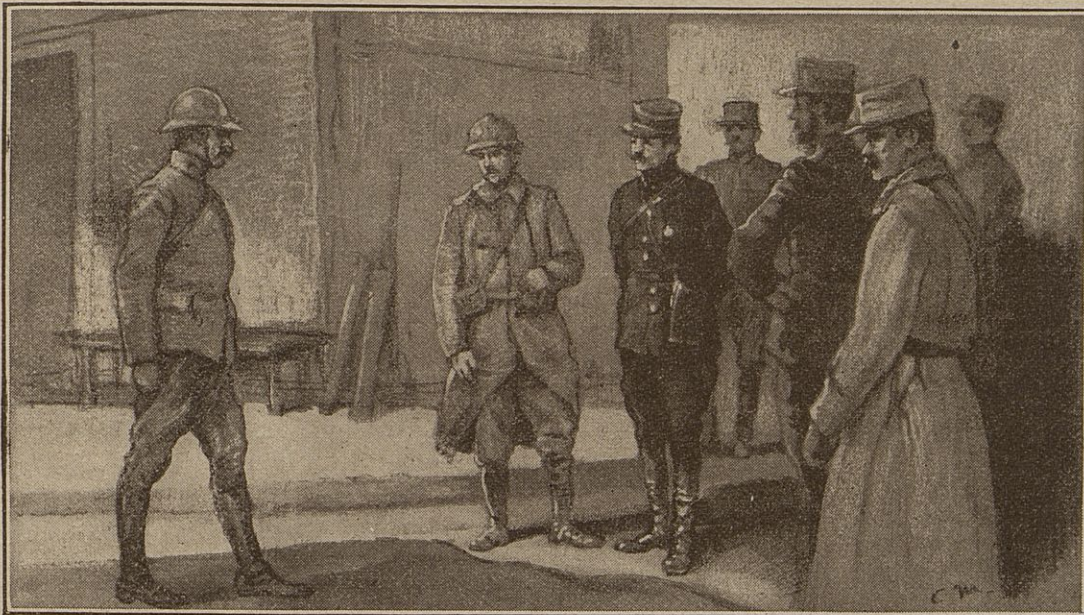
Sur ces entrefaites, le lieutenant Lapogne arriva. C'était le type parfait du soldat de carrière ; moustache hérissée, regard furibond, verbe truculent. Il arrivait d'Afrique et avait conservé les habitudes de commandement en usage là-bas, c'est-à-dire qu'il croyait terroriser ses hommes par un excès de gestes

et des promesses de punitions rarement réalisées. Mais ceux-ci, fins psychologues, le connaissaient trop bien pour le redouter, sachant ce que valaient d'ordinaire ses menaces. Aussi, la stupeur avait-elle été générale lorsque, sur un refus très net d'obéissance de la part de Barquigny, l'officier l'avait fait « emballer » sur l'heure.

Après qu'il eût fourni toutes les explications que sollicita le commandant du Cayla sur l'affaire Barquigny, l'officier ajouta en tordant avec fureur sa grosse moustache poivre et sel :

— Ces pétroquins-là se f...ichent de ma fiole à cent sous l'heure et à jet continu... ! Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle casse. Barquigny est une forte tête, il m'a nargué ouvertement, j'ai dû faire un exemple à mon grand regret.

— Je n'en doute pas, je suis même certain que vous êtes désolé des complications qui vont survenir.



— Si je suis désolé ! Depuis ce maudit incident, je ne décolère pas ! Il ne pouvait donc pas mettre un bouchon, l'ostrogoth ? Mais quoi, la discipline est la discipline.

— Sans doute, sans doute... quoique... Mon neveu m'affirme que Barquigny, sauf son mauvais caractère est un excellent soldat.

Lançant un coup d'œil féroce à Sénéchal, le lieutenant s'exclama de sa voix la plus rageuse :

— A qui le dites-vous, mon commandant ? L'animal cheval ! il n'y en pas un à sa compagnie qui soit capable de lui faire le poil. Toutes les fois qu'on a besoin d'un gars d'attaque, il n'y a qu'à l'appeler... Les postes les plus périlleux, les missions les plus dangereuses...

— Par conséquent, il serait doublement fâcheux de se priver de lui. Qu'en dites-vous lieutenant ?

— J'en dis... j'en dis que j'ai la cervelle démolie, à force de me bourrer le crâne là-dessus, et que je donnerais bien ma solde d'une année pour avoir été absent ce matin, tonnerre de D...

L'oncle de Jean sourit ; il sentit la partie gagnée... Encore un petit coup de pouce et Lapogne, qui n'avait de redoutable que son nom et sa mine, se rendrait, tel un Boche affamé criant : Kamerade !

Tant de choses militent en faveur de ce pauvre diable, mon cher lieutenant... Songez donc, Jean m'a expliqué, il a une femme, deux jeunes enfants, dont, depuis le début de la guerre, il n'a aucune nouvelle. Sont-ils morts, sont-ils vivants ? Cruelle angoisse, incertitude affolante, bien faite pour déprimer le plus ferme caractère. Mettez-vous à la place de Barquigny...

— Impossible, mon commandant, je suis et resterai un vieux birbe de célibataire. Tout de même, ça ne doit pas être drôle à la longue et...

— ...Il est permis, il est excusable d'avoir le cafard parfois, le cafard plus dangereux que l'ennemi, n'est-il pas vrai ?

Lapogne courba le front, avouant avec humilité. — On connaît ça... moi qui vous parle, je l'ai de temps en temps, et je ne le chasse pas à volonté, croyez-le.

— C'est un mal auquel nul de nous n'échappe. Si un officier de votre valeur en souffre, combien ne doit-on pas se montrer indulgent pour un pauvre poilu inquiet sur la destinée des siens ? Je m'adresse à votre cœur mon cher lieutenant. Verriez-vous un inconvénient à ce que j'arrange cette affaire ?

— Comment donc ! mais j'en serais très heureux.

La question étant ainsi posée, rien ne fut plus aisé que de s'entendre. D'un commun accord, les deux officiers décidèrent que Barquigny devait faire à son lieutenant des excuses, qu'on lui laverait la tête d'importance, et puis... qu'il ferait, pour l'exemple, ses huit jours de prison, mais que le motif redoutable ne serait pas porté.

Sénéchal exultait ; il ne savait comment témoigner sa reconnaissance au brave Lapogne — un mouton sous le pelage d'un loup — il lui semblait avoir remporté une victoire, une grande victoire. Il était dans cette bienheureuse disposition d'esprit qui accompagne les grands moments lénifères de l'existence, alors que tout semble beau et bon, et la vie une chose exquise ! Fut-il jamais joie plus méritée et plus pure que celle d'avoir sauvé son semblable ?

— Mais je désire que Barquigny, et à plus forte raison la compagnie, ignorent de quelle façon les choses se sont passées. C'est votre bon cœur seul, mon lieutenant, qui aura cédé à la demande de mon oncle. Et je te promets de ne jamais plus t'importuner pour affaires de service. Ne crains pas que je me targue de ma parenté pour obtenir des faveurs. Traitez-moi ni mieux ni plus mal que mes camarades, mon lieutenant. Je veux leur ressembler en tout ; nous sommes frères

d'armes, nous courrons des dangers identiques... A Dieu ne plaise que je me pose en « fils à papa ». J'ai déjà bien assez de remords.

— A quel propos, mon garçon ?

— Des scrupules de conscience, mon oncle. Jusqu'à ce jour, j'étais aveugle... Soudain, tout s'illumine, le sens profond de la vie humaine m'apparaît. Regarde, ajouta-t-il en montrant la petite médaille d'aluminium rivée à son poignet gauche, regarde cette plaque d'identité que nous portons tous. N'est-elle pas le symbole de la chaîne immense qui devrait unir les hommes et les rendre solidaires les uns des autres ? Si les civils ne le comprennent pas encore complètement, à nous les poilus de prêcher d'exemple.

Le commandant du Cayla contempla son neveu avec une expression singulière. Puis il murmura dans sa moustache :

« Décidément, ce petit est transformé... Je ne le reconnais plus. Et ma sœur qui me le recommande avec des supplications effrayées, comme s'il s'agissait d'un gosse risquant ses premiers pas ! Le champ de bataille est vraiment la plus belle école d'énergie ! »

— Le cœur content, riant aux anges, Jean Sénéchal regagna la grange qui lui servait d'asile. Un rayon de soleil, filtrant à travers les ais disjointes et les trous de la toiture, dorait le tas de paille hachée menu par un long usage, qui servait de couche à l'escouade.

Quelques hommes ronflaient comme des bienheureux, ivres de lassitude, oubliant tout pour cette volupté suprême ; dormir enfin, dormir à l'aise, bercés par la voix lointaine du canon.

D'autres, dans la cour, procédaient à des ablutions vigoureuses, d'autres encore nettoyaient leurs effets ou leurs armes. Et tout cela riait, chantait, sifflait... on eût dit une envolée de ces moineaux hardis qui

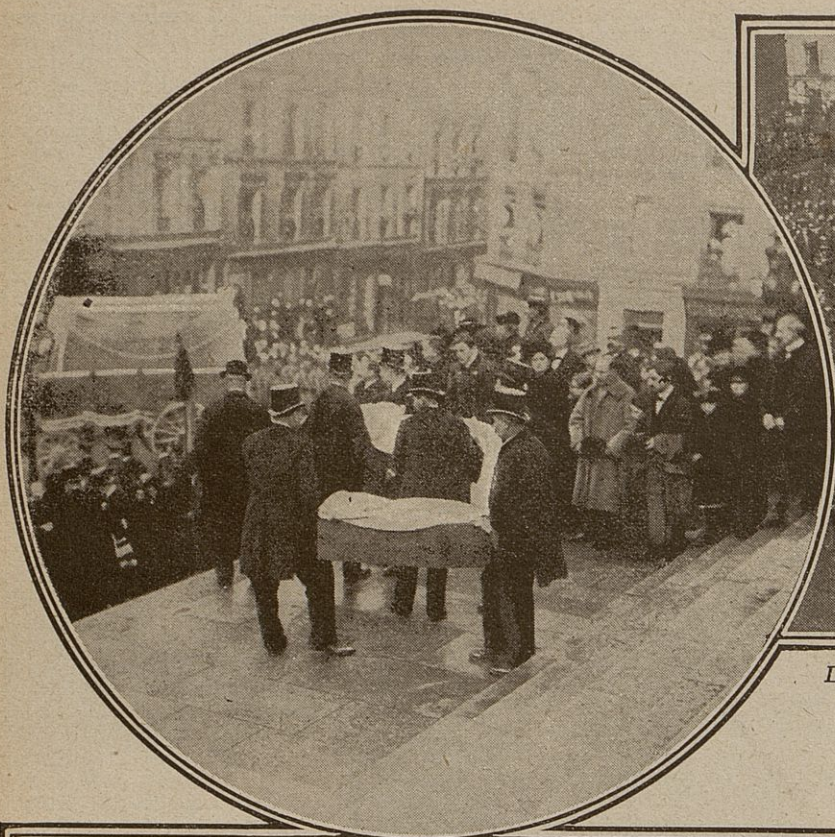


piaillent et picorent dans les rues parisiennes, jusque sous les pas des chevaux...

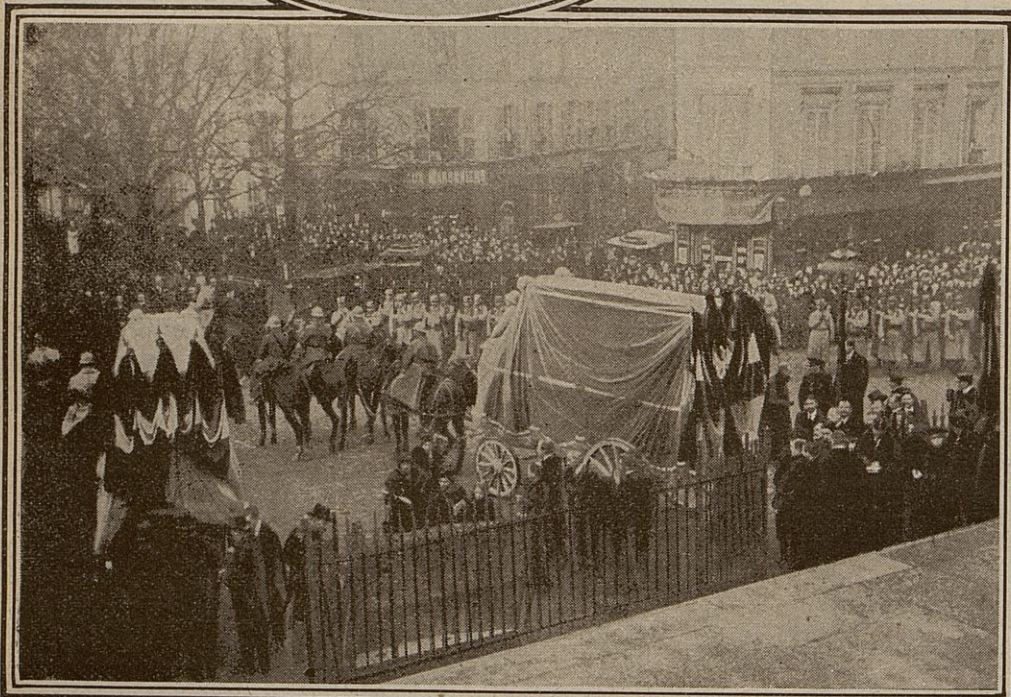
Jean prit son fouragement et gagna la cour. Jamais il ne s'était senti si en train, si alerte, lui tellement maussade d'ordinaire lorsqu'il s'agissait de laver ou d'astiquer. A ce point que les copains échangeaient des bourrades silencieuses, des regards narquois, se le montraient, curieux et amusés.

(A suivre.)

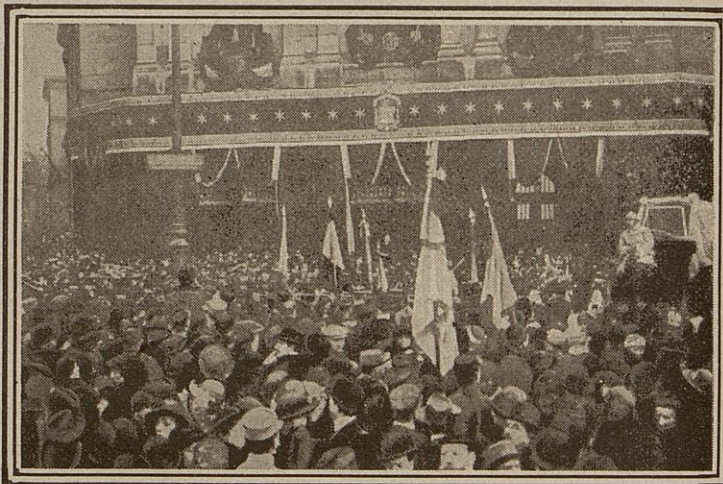
OBSÈQUES DES VICTIMES DU ZEPPELIN



Les chars funèbres sont rangés devant la mairie du XX^e arrondissement.



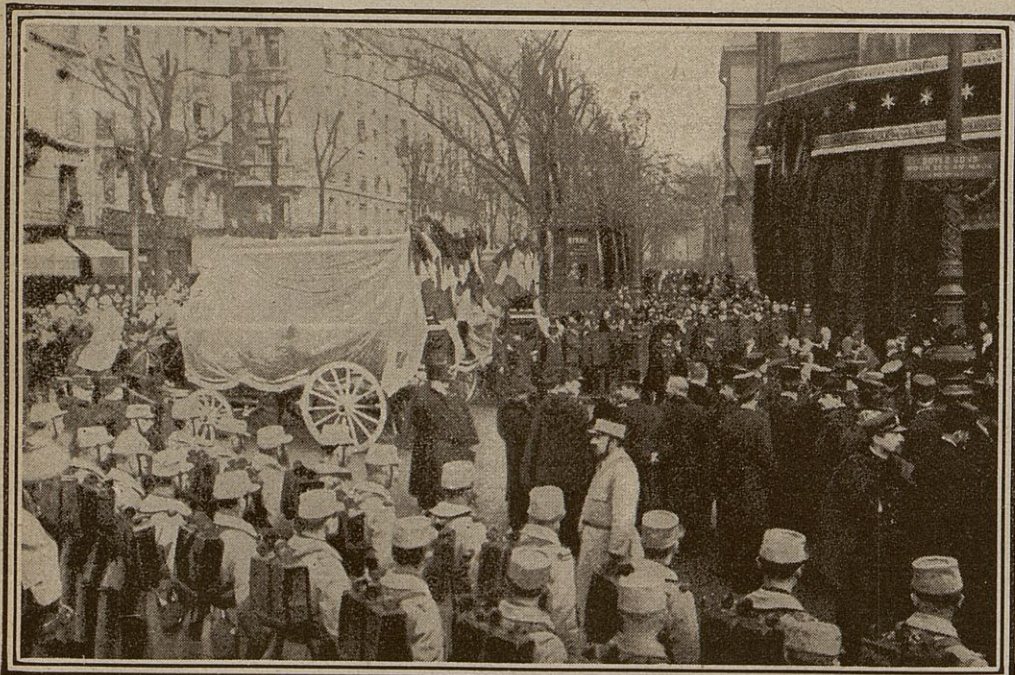
Le départ de l'église de Notre-Dame-de-la-Croix à Ménilmontant.



Pendant le discours de M. Malvy, ministre de l'Intérieur.



Les personnages officiels devant la mairie du XX^e.



Paris a fait, le 7 février, de magnifiques et émouvantes funérailles aux victimes du zeppelin. Les cercueils placés sur des prolonges d'artillerie, ornées de faisceaux de drapeaux, furent conduits d'abord à l'église de Ménilmontant, puis à la mairie du XX^e où les représentants du gouvernement rendirent le suprême hommage aux victimes de la barbarie allemande.

OBSEQUES DES VICTIMES DU ZEPPELIN



Les couronnes sont si nombreuses que les deux chars prévus sont insuffisants et que beaucoup doivent être portées à bras.



Une foule énorme, émue, recueillie, se pressait sur le parcours qu'a suivi le cortège pour se rendre au Père-Lachaise où eut lieu l'inhumation. Sous le voile de mousseline violette qui recouvrait les chars funèbres, on devinait les petits cercueils des enfants que les bombes du zeppelin ont massacrés, et les yeux se mouillaient de larmes et les cœurs criaient vengeance...



En présence du général Joffre et du général Dubail, le président de la République remet au général Roques le grand cordon de la Légion d'honneur.

SUR LE FRONT RUSSE

Les opérations en Galicie, qui paraissaient s'être arrêtées, ont repris avec de nombreux succès pour les armées de nos alliés.

Tout d'abord, vers les premiers jours de février, on n'a annoncé que des combats d'artillerie et des luttes de mines ; ainsi le 4 février, les Austro-Allemands bombardaient les retranchements russes sur le Dniester avec de l'artillerie lourde et légère, et l'artillerie lourde de nos alliés prenait sous son feu les batteries ennemies au nord-est de Czernovitz. Des éclaireurs russes délogeaient les Autrichiens d'un entonnoir provoqué par l'explosion d'une mine auprès de Bojane ; le 6, les Autrichiens essayaient vainement de reprendre cette position.

Le 9, on annonçait que des détachements de l'armée du général Ivanoff s'étaient emparés d'une hauteur entre Rovno et Loutsk et s'y étaient maintenus malgré de violentes contre-attaques. Succès identique au sud-est de Tschow.

Mais le 10, le communiqué officiel signalait la prise d'Uscieczko et le passage du Dniester par les Russes. C'était là un événement d'une portée considérable. En effet, Uscieczko est une position très forte, située sur une haute crête entre le Dniester et la Zurin ; de ce point, l'ennemi dominait une grande étendue sur la rive droite du Dniester et pouvait diriger un feu meurtrier contre les positions russes. L'attaque a été longue et difficile, mais le succès a été complet puisque nos alliés ont pu traverser le fleuve ; nos alliés ont rompu le contact entre les deux armées ennemies, celle du général Bothmer qui opérait sur la rive gauche du fleuve et celle du général Pflanzer qui opérait sur la rive droite. On souligne l'importance de ce succès non seulement au point de vue stratégique, mais aussi au point de vue politique vis-à-vis de la Roumanie.

En Arménie, malgré l'absence de chemins et malgré des tempêtes de neige, les Russes continuent à refouler les Turcs dans la région d'Erzeroum et de Mouch, en leur causant de grandes pertes.

En Perse, les Russes poursuivent la série de leurs succès ; ils ont battu d'importantes forces ennemies qui tenaient les positions dans la région de la ville de Netchovend, au sud de Hamadan. Les cosaques ont capturé près de Kérédjo quatre Européens, parmi lesquels l'ambassadeur de Turquie à Téhéran et l'attaché militaire autrichien.

DANS LES BALKANS

Toujours les nouvelles les plus contradictoires au sujet des intentions de l'ennemi à l'égard de Salonique ; tantôt on annonce que des régiments allemands se concentrent à Monastir et que de gros approvisionnements en vivres et en munitions sont accumulés dans les lignes bulgares ; tantôt on déclare que les Austro-Allemands ont renoncé à l'attaque du camp retranché.

Quoiqu'il en soit, les précautions sont prises par le général Sarraïl et nos alliés ; renforts et munitions continuent d'arriver à Salonique.

Dans quelque temps, les forces alliées seront augmentées du contingent sérieux que fournira l'armée serbe reposée et rééquipée. On a appris avec joie que, grâce aux efforts de la France, de l'Angleterre et de l'Italie, 134.000 Serbes avaient été évacués d'Albanie avec des chevaux, des têtes de bétail et un matériel considérable ; ces magnifiques soldats se refont à Corfou et bientôt ils seront un bel appoint pour l'armée alliée de Salonique.

L'ennemi travaille activement à réparer la voie ferrée du Vardar ; les ponts ont, paraît-il, été reconstruits ; le tunnel de Demir-Kapou serait déblayé et les trains iraient de Velès jusqu'à la gare de Stroumitza ; on aurait même amené cinq pièces d'artillerie lourde à Loukovo.

Des avions ennemis ont essayé de survoler Salonique ; mais ayant été pris en chasse par des aviateurs alliés, ils se sont enfuis sans pouvoir approcher de la ville.

En Albanie, l'avance des Autrichiens ne se fait qu'avec d'extrêmes difficultés ; ils sont arrivés à Kroja, puis leurs avant-gardes ont franchi la rivière Ismi et occupé Preza. Les Autrichiens sont encore loin de Vallona. On avait annoncé que les Italiens avaient l'intention d'abandonner cette ville et de ramener leurs troupes à Corfou. Une note officielle de la légation d'Italie à Athènes a démenti cette nouvelle, déclarant qu'il n'avait jamais été question pour l'Italie d'abandonner Vallona.

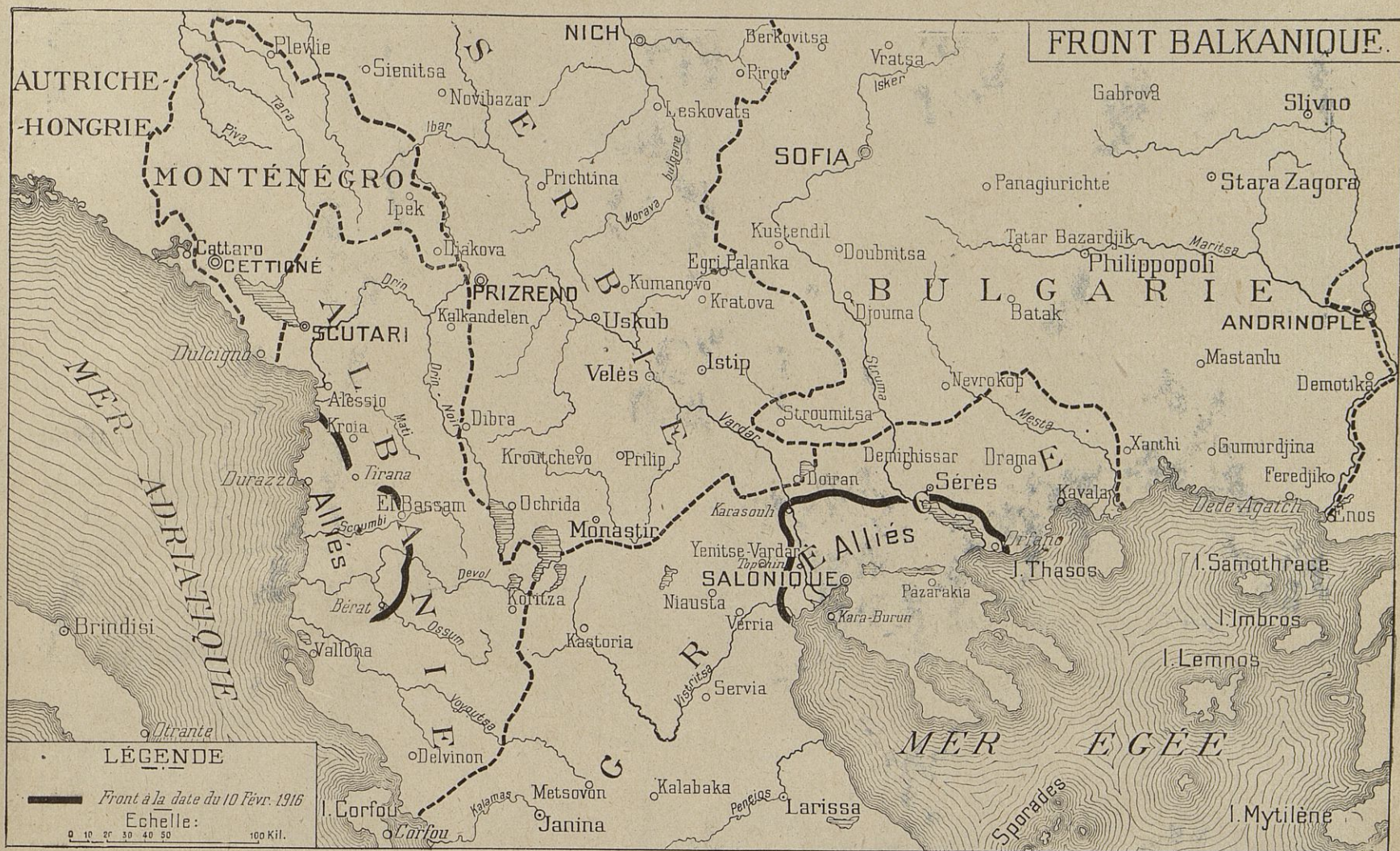
Au Monténégro, la misère est très grande ; le régime auquel les Autrichiens soumettent les populations est excessivement dur. Un fort contingent de soldats monténégrins avec trois généraux a réussi à gagner Durazzo où il a rallié des troupes serbes.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de **250 francs** au Document le plus intéressant.

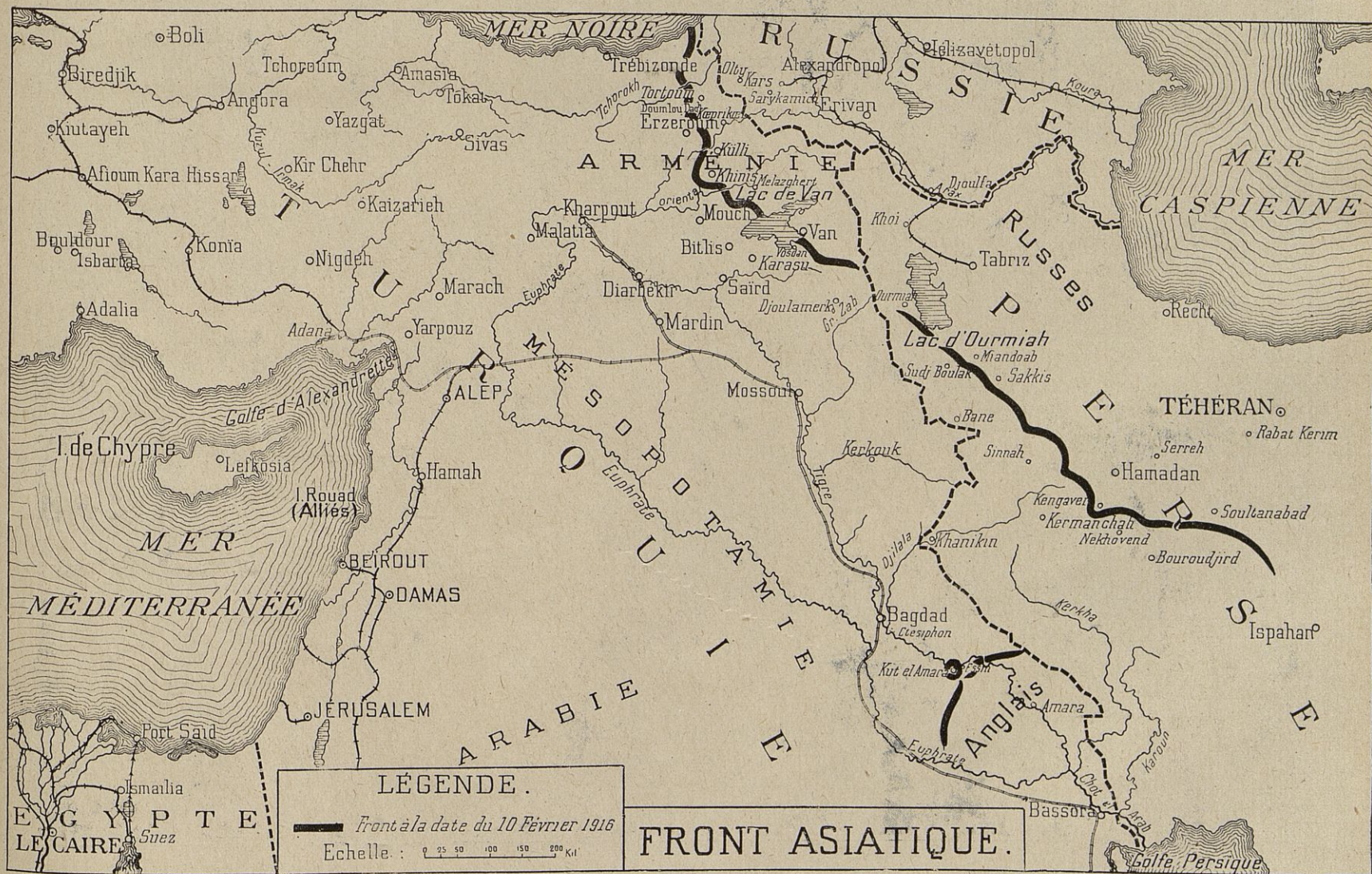
La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 69, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru dans le médaillon de la page 14 de ce fascicule et représentant : " La maison en dentelles ".

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916

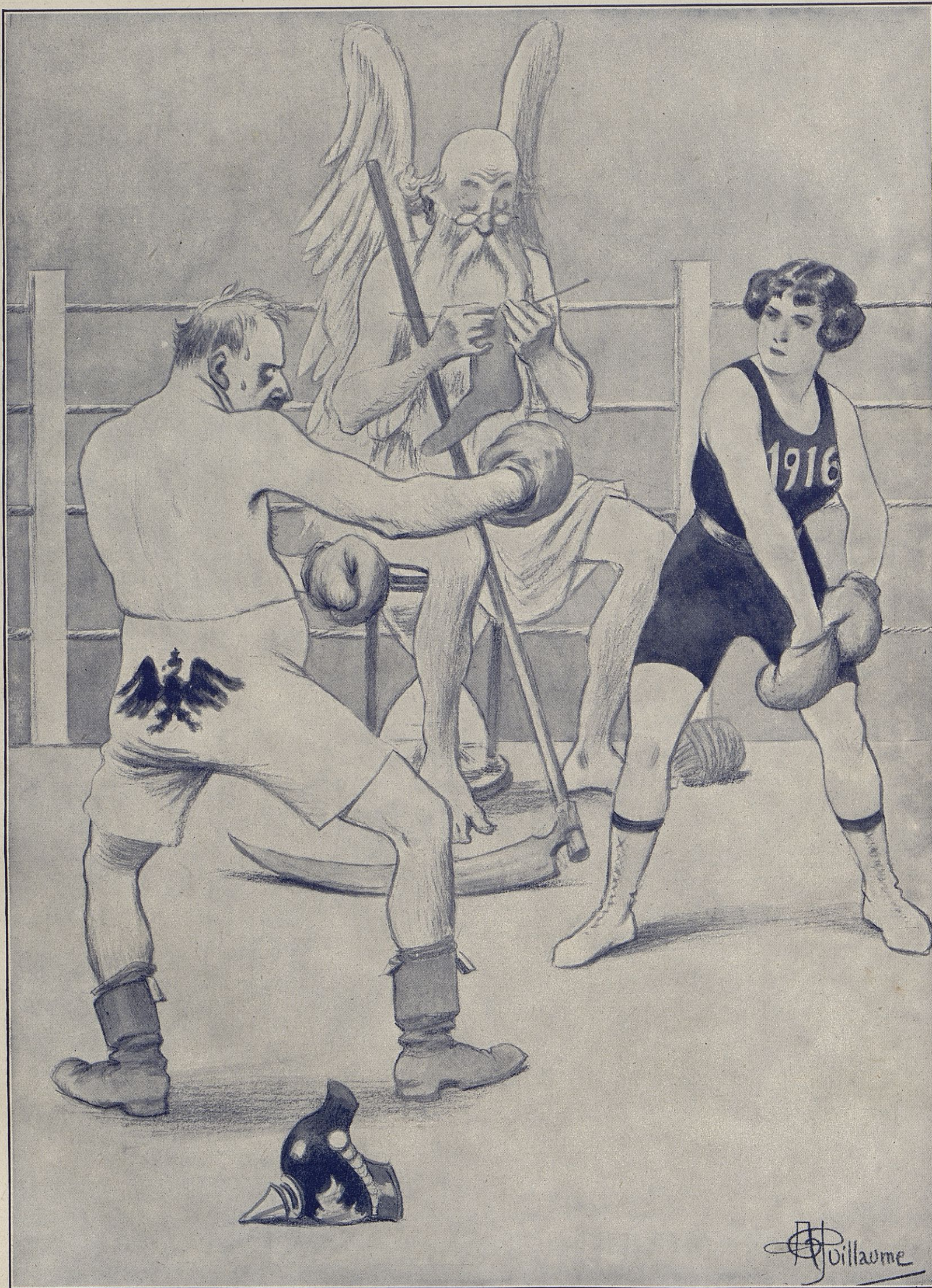


LES OPÉRATIONS EN ASIE



LE DERNIER ROUND

Par ALBERT GUILLAUME



LE TEMPS. — *Vas-y, 1916, c'est toi qui l'auras... et moi je travaille pour les Alliés.*